

La Liste Mélusine, comme le site Mélusine
[\[http://melusine-surrealisme.fr\]](http://melusine-surrealisme.fr),
 est une production de l'APRES
 (Association pour l'étude du surréalisme
 présidée par Henri Béhar)

Semaine 9



Sommaire

Les activités de l'APRES pour l'année 2018	1
Nouveautés sur le site d'Henri Béhar	2
Soirée Tristan Tzara/ Kurt Schwitters mercredi 7 mars à Lyon	2
Exposition : Raoul Hausman, un regard en mouvement.....	4
A propos de Raoul Hausmann, l'émission <i>L'Art est la matière</i>	6
SAUVONS LA MAISON DU POETE J. DELTEIL	6
Réécoute : Le sens de l'info. Attendre.....	8
A 1959 Interview with Marcel Duchamp: The Fallacy of Art History and the Death of Art.....	8
Pierre Naville, surréaliste et révolutionnaire	12
Au Mexique, l'apport des créatrices surréalistes.....	16
Agenda.....	20

Les activités de l'APRES pour l'année 2018

<http://melusine-surrealisme.fr/wp/?p=2396>

Dimanche 4 mars (15h – 18h) : Hommage à Marie-Christine Brière (1941-2017), poète

« La poésie de Marie-Christine Brière est un mélange de réalisme autobiographique baroque et de surréalisme par l'image déferlante, dépaysante, à bout portant » écrivait Jean Breton qui publia ses premiers poèmes aux éditions Saint-Germain des Prés.

Dans le cadre du *Printemps des poètes* un hommage sera rendu à Marie-Christine Brière, avec la participation de Christophe Dauphin, Alain Breton, Françoise Py et Françoise Armengaud, auteure de *Du rouge à peine aux âmes. La poésie de Marie-Christine Brière*, essai à paraître en 2018 aux éditions Librairie-Galerie Racine. Projection d'un film documentaire : *Marie-Christine Brière, Albigeoise, féministe et poète*, écrit sur un scénario de Françoise Armengaud avec Denise Brial et Catherine Kriegel (production Atalante, 60'). Christine Planté, universitaire et écrivaine, évoquera les difficultés rencontrées encore aujourd'hui par les poètes femmes. Charles Gonzales, comédien, metteur en scène, écrivain et poète, lira des poèmes de Marie-Christine Brière. Intermèdes musicaux : Béatrice Boisvieux et Lisa Burg.

Samedi 10 mars (10h30 - 18h) : Journée d'étude sur Endre Rozsda animée par Henri Béhar, José Mangani et Françoise Py, avec Patrice Conti, François Lescun, Claude Luca Georges, Alba Romano Pace et David Rosenberg.

Halle Saint-Pierre, auditorium, 2 rue Ronsard, métro Anvers. **Entrée libre.**

Deux événements par Charles Gonzales marquent ce premier trimestre de l'année 2018.

– Charles Gonzales se produit tous les lundis du 8 janvier au 30 avril à 19 h au Théâtre de poche, 75 bd du Montparnasse, dans un spectacle-performance intitulé : *Charles Gonzales devient Camille Claudel* (1 h 10)
 Charles Gonzales, écrivain, comédien et metteur en scène, auteur d'un très bel essai sur Artaud, *Récit d'une noce obscure* (La Feuille de thé, 2013, pratique un véritable « théâtre de la cruauté ». Dans ce spectacle, où il est à la fois l'unique acteur, l'auteur et le metteur en scène, il incarne Camille Claudel, dans l'esprit d'Artaud et du théâtre nô. C'est une véritable performance scénique sur la folie en proie à l'enfermement et à l'incompréhension. Il s'agit pour le comédien, à travers les lettres de Camille, de « donner voix à l'ombre

de cette femme ensevelie dans le silence, faire résonner son corps à l'air libre du théâtre jusqu'au bout de son âme, jusqu'au bout de l'absence ». De ce spectacle qui fut donné au Festival off d'Avignon, Mathilde La Bardonnie a écrit dans *Libération* : « Un solo de théâtre en forme de miracle, un cadeau bouleversant ». – Charles Gonzales met également en scène « La Voix humaine » de Cocteau, tous les lundis et mardis à 19 h 30, de janvier à mars, au Théâtre de la Contrescarpe, 5 rue Blainville, Paris, 5e. Dans ce spectacle où Yannick Roger joue seule, participent musique, son et vidéo et, à l'image, Monique Dorsel. La pièce de 1930 de Cocteau, dans une mise en scène totalement actuelle, nous paraît vraiment contemporaine. Cocteau notait, à propos de « La Voix humaine » : « Non seulement le téléphone est parfois plus dangereux que le revolver, mais aussi son fil méandreux pompe nos forces et ne nous donne rien en échange. J'ai écrit cet acte comme un solo de voix humaine pour une actrice [ou cantatrice]. »

Vous retrouverez Charles Gonzales à la Halle Saint-Pierre, [presque] chaque deuxième samedi du mois, dans les rencontres en surréalisme animées par Françoise Py où il nous fait l'amitié de dire et d'incarner les textes.

Nouveautés sur le site d'Henri Béhar

Le Cinquantenaire de Dada à Paris

<http://melusine-surrealisme.fr/henribehar/wp/?cat=79>

[Conférence prononcée au Cabaret Voltaire, à Zurich, le 8 avril 2016, lors du colloque **Le Retour de Dada**]

Liste de travaux sur Dada

<http://melusine-surrealisme.fr/henribehar/wp/?p=1045>

Soirée Tristan Tzara/ Kurt Schwitters mercredi 7 mars à Lyon

mercredi 7 mars 2018
Salle Kantor de l'ENS Lyon

15 parvis Descartes, sur l'avenue Jean Jaures (en face du 249)
métro Debourg

18h30

(attention : nous commencerons bien à 18h30)

Soirée exceptionnelle :

Tristan Tzara / Kurt Schwitters

avec

**Isabelle Ewig, Anna Holveck, Isabelle Vorle,
Patrick Beurard-Valdoye, Jean-Baptiste Para**

Programme

Tristan Tzara : *Vingt-cinq poèmes*, 1918 [extraits]
performés par **Anna Holveck**

Tristan Tzara : *Où boivent les loups*, 1932 [extraits] ; *L'homme approximatif*, 1931 [extraits]
lus par **Jean-Baptiste Para**

Projection de l'enregistrement audio de *An Anna Blume*, 1919
proféré par Kurt Schwitters [enregistrement 1925]

Introduction à l'œuvre d'exil de *Kurt Schwitters*
par **Isabelle Ewig**

Projection du film *Schwitttraces* d'**Isabelle Vorle** [extrait],
Avec en bande sonore son interprétation de l'*Ursonate*

Kurt Schwitters : *Je suis assis ici avec Erika*, 1936 [extraits]

lu par **Patrick Beurard-Valdoye**

à l'occasion de la sortie récente du numéro 1061-62 *Tzara/Schwitters* de la revue *Europe*

Anna Holveck

Artiste plasticienne, compositrice, chanteuse et interprète, elle est diplômée de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Lyon. En parallèle, elle a suivi la classe de composition électro-acoustique de l'École nationale de Musique de Villeurbanne.

Elle s'est également formée au chant, en suivant successivement la méthode Feldenkrais et la méthode du Roy Hart.

Artiste interdisciplinaire, elle investit différentes natures de lieux mêlant interventions plastiques, performatives, concerts et compositions radiophoniques.

Isabelle Ewig

Isabelle Ewig est Maître de conférences en histoire de l'art contemporain à Paris-Sorbonne.

Elle travaille sur Kurt Schwitters depuis sa participation à la rétrospective au Centre Pompidou en 1994 et sa thèse soutenue en 2000.

Elle a publié depuis de nombreux articles sur cet artiste ainsi que des traductions (avec Patrick Beurard-Valdoye). Jean Arp est l'autre artiste sur lequel elle se concentre depuis qu'elle a été commissaire de l'exposition de l'exposition « Art is Arp » au Musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg en 2008, dont elle a également dirigé le catalogue. Son champ de recherche porte sur les avant-gardes historiques et l'après seconde guerre mondiale, avec une inclination pour le domaine allemand. En 2016, elle a dirigé, avec Jérémie Koering, un numéro de la revue *Histoire de l'art* consacré au collage. En 2005, elle a co-écrit et publié, avec Guitemie Maldonado *Lire l'art contemporain. Dans l'intimité des œuvres* (éditions Larousse).

Isabelle Vorle

Isabelle Vorle peint et réalise des films expérimentaux.

La poésie et la musique contemporaines, qui génèrent le rythme de ses films, sont d'une nature propre à nourrir son imaginaire, volontiers abstrait et condensé.

« Isabelle Vorle met en route un projet cinématographique quand elle parvient à assembler trois éléments immuables : une enquête personnelle, un paysage sonore, une mise à l'épreuve de la langue. De cette alchimie naît toujours une chorégraphie visuelle, portée par une partition secrète, entre mots, sons et souffle de la marche. » (Stéphanie Katz in *Zeuxis*)

« Ni didactique, ni désinvolte : Isabelle Vorle, par l'image autant que par le son, rend compte avec une élégante et rigoureuse intégrité artistique de l'empathique et scrupuleuse recherche qui est la sienne. » (Jean-Pierre Bobillot, à propos de *Schwitttrace*, in *Action poétique*).

Filmographie :

Schwitttrace, 2005.

Tous se terrent, 2006.

à peine je m'endormais, 2009.

être chant, 2009.

Froid sylans, 2010.

journal d'un disparu, 2011.

Badami song, 2012.

Berliner trio pour stations et traversées, 2014.

What are waters what are winds, 2015.

Danse aux éclats, 2017.

Patrick Beurard-Valdoye, photo Stéphane Rambaud

Il est né à Cork (Eire) en août 1974.

Il est né aussi à Berlin en juin 1982. À Paris en 1989.

Et parfois en d'autres lieux – dits ou non dits ; et même à Lyon. Et même rené à Valdoye.

Poète, il est l'auteur de sept volumes du *Cycle des exils* (environ 2500 pages) parus chez Al Dante, puis Flammarion, en particulier sur l'exil de Kurt Schwitters.

« L'ambition du *Narré des îles Schwitters* est grande. Machine à transformer, dira l'auteur, l'espace et le temps [...] Telle est la traversée syncopée de ces îles Schwitters, reconfiguration de la grande histoire au geste simple de cueillir » [Emmanuel Laugier, *Le matricule des anges* n° 91].

Le septième volume du cycle *Flache d'Europe aimants garde-fous* paraîtra en janvier 2019

(Poésie/Flammarion).

Par ailleurs il vient de publier *Le vocaluscrit* (LansKine)

Il est, avec Isabelle Ewig, traducteur d'œuvres littéraires de Kurt Schwitters (*Action poétique*, n°202 et *Europe* n°1061-62).

En prolongement de sa pratique de poète, pédagogue, il enseigne les arts poétiques à l'ENSBA Lyon, ainsi que l'histoire des arts et des idées.

Jean-Baptiste Para

Jean-Baptiste Para est né en 1956.

Poète et critique d'art, il est rédacteur en chef de la revue littéraire *Europe*.

Il a reçu le prix Apollinaire pour son recueil *La Faim des ombres* (Obsidiane, 2006). On lui doit également un essai sur Pierre Reverdy et des traductions de poètes italiens et russes. Son activité de traducteur a été récompensée par le prix Laure Bataillon, le prix Nelly Sachs et le prix Etienne Dolet. Il dirige par ailleurs la collection de poésie étrangère « D'une voix l'autre » des éditions Cheyne et a animé pendant une dizaine d'années la défunte émission « Poésie sur parole » sur France Culture.

Cette soirée sera précédée d'une Master Class dans le cadre du séminaire

"L'idée pratique en poésie"

(renseignements disponibles sur le site du CERCC)

<http://cercc.ens-lyon.fr/>

La Scène Poétique est un cycle de poésie parlée

réalisé par Patrick Dubost

en collaboration avec

le Centre d'Études et de Recherches Comparées sur la Création

dirigé par Eric Dayre

et les Affaires Culturelles de l'ENS

<http://www.ens-lyon.eu/culture>

Pour en savoir plus sur la Scène Poétique (son historique) :

http://patrick.dubost.free.fr/la_scene_poetique.html

Exposition : Raoul Hausman, un regard en mouvement

du 06 février au 20 mai 2018 au Musée du Jeu de Paume Paris



Raoul Hausman, *Autoportrait avec monocle et calotte*, 1931, Epreuve gélatino-argentique, 22,2 x 31,3 cm Centre Georges Pompidou © Adagp, Paris



Le triangle (Vera Broïdo), vers 1931
Collection Marc Smirnow

L'œuvre photographique de Raoul Hausmann est restée longtemps méconnue et sous-estimée. De cet artiste-clé du XX^e siècle, la postérité a d'abord retenu le rôle majeur au sein de Dada Berlin, les assemblages, les collages, les photomontages, les poèmes optophonétiques, quand les vicissitudes de l'Histoire ont effacé cette autre facette, à tous égards prééminente, de son rayonnement.

À partir de 1927, Hausmann devient pourtant un photographe prolifique. Cette pratique nouvelle pour lui, immédiatement absorbante, devient la clé de voûte d'une pensée globale foisonnante qui culmine jusqu'à son départ forcé d'Ibiza en 1936. Au cours de cette intense décennie, il aura beaucoup réfléchi à la photographie et développé une pratique profondément singulière du médium, à la fois documentaire et lyrique, indissociable d'une manière de vivre et de penser. Ses amis avaient pour nom August Sander, Raoul Ubac, Elfriede Stegemeyer, et László Moholy-Nagy, lequel ne craignait pas de déclarer à Vera Broïdo, l'une des compagnes de Hausmann : « Tout ce que je sais, je l'ai appris de Raoul. »

Hausmann trouvera finalement refuge en France, dans le Limousin où il meurt en 1971, cinq ans après sa première rétrospective au Moderna Museet de Stockholm.



L'Acteur, 1949
Collection Sylvio Perlstein

L'oubli qui a nimbé l'œuvre de Hausmann redouble sa traversée du siècle clandestine. Lui qui fut taxé d'artiste « dégénéré » par les nazis et quitta précipitamment l'Allemagne en 1933 dut abandonner bien des clichés sur la route de ses exils pressés. Son travail photographique est, dès lors, demeuré secret, largement invisible, présumé perdu, avant que ne soit presque miraculeusement découvert, entre la fin des années 1970 et le milieu des années 1980, un fonds jusque-là inconnu dans l'appartement de sa fille à Berlin (aujourd'hui à la Berlinische Galerie). Les fonds français, principalement conservés au Musée départemental d'art contemporain de Rochechouart et au Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Étienne, ainsi qu'au Musée national d'art moderne, se sont constitués dans le même temps, et enrichis jusqu'aux années 2010. Depuis lors, son aura de photographe n'a cessé de croître.

Commissaire : Cécile Bargues.

Commissaire associé : David Barriet.

Coproduction Jeu de Paume, Paris / Le Point du Jour, Cherbourg.

Avec la collaboration du Musée départemental d'art contemporain de Rochechouart, du Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Étienne Métropole, de la Berlinische Galerie à Berlin, du Musée national d'art moderne / Centre Georges Pompidou, ainsi que de collections privées.

A propos de Raoul Hausmann, l'émission *L'Art est la matière*

Par [Jean de Loisy](#)

[L'Art est la matière](#)

LE DIMANCHE DE 14H À 15H

Retrouvez Cécile Bargues et Henri Béhar dans l'émission radiophonique de France culture *L'Art est la matière* le 11 mars 2018 de 14h à 15h

SAUVONS LA MAISON DU POÈTE J. DELTEIL

Chers amis des arts et des lettres,

Notre appel pour sauver la Maison du poète Joseph DELTEIL a déjà recueilli plus de 2000 signatures.

Si comme nous vous êtes attachés à ce patrimoine en danger, merci de signer l'appel

de le relayer à votre tour auprès de vos contacts
et de le partager sur les réseaux sociaux.
Un héritage poétique à léguer aux générations futures !

L'équipe de la revue *SOUFFLES de MONTPELLIER*



Patrimoine en danger : Sauvons la Maison du poète Joseph DELTEIL à Grabels !

Chers Amis de la Poésie,

Au-delà des mots et de l'encre, il est des lieux poétiques de mémoire et de patrimoine à préserver. La Deltheillerie, maison de l'écrivain Joseph Delteil, fait partie de ceux-là. Rejoignez le Comité de sauvegarde en signant l'appel "**UN NOUVEAU SOUFFLE POUR DELTEIL**" lancé par la Revue Souffles, avec le soutien de Pierre SOULAGES, Fabrice LUCHINI, Christian LACROIX, Catherine FROT, Vénus KHOURY-GHATA, Jean-Claude DROUOT, Françoise BOB TER SCHIPHORST, Salah STETIÉ, Jean-Baptiste HUGO, Madeleine ATTAL...

Pour signer la pétition cliquez [ICI](#)

ou https://www.change.org/p/ministre-de-la-culture-patrimoine-en-danger-sauvons-la-maison-du-po%C3%A8te-joseph-delteil-%C3%A0-grabels?utm_source=Revue+Souffles&utm_campaign=5de2fafad0-EMAIL_CAMPAIGN_2017_09_26&utm_medium=email&utm_term=0_47b9c5dd1d-5de2fafad0

Merci pour votre soutien !

Christophe Corp.

Directeur de la Revue Souffles / Montpellier.

Président de l'association Les Écrivains Méditerranéens.

Réécoute : Le sens de l'info. Attendre.

https://www.francetvinfo.fr/replay-radio/le-sens-de-l-info/le-sens-de-l-info-attendre_2604642.html

Attendre : pour le philosophe Michel Serres, nous quittons la civilisation de l'attente pour celle de l'accès immédiat.

Michel Serres Michel Polacco franceinfo Radio France

Mis à jour le 25/02/2018 | 11:58

publié le 25/02/2018 | 11:58

Nous sortons d'une culture et même d'une civilisation de l'attente.

L'attente est l'un des états les plus emblématiques de l'homme moderne.

Elle n'est pas réductible à la reconnaissance d'un écart entre un projet et sa réalisation, elle a plutôt partie liée avec l'accomplissement et le non-accomplissement du désir.

La délectation du "pas tout de suite"

L'attente n'est pas seulement au-delà du principe de réalité, elle est aussi au-delà du principe du plaisir : "*indépendamment de ce qui arrive, n'arrive pas, c'est l'attente qui est magnifique*" (André Breton).

Elle est ce suspens qui se délecte parfois du "pas tout de suite". L'œuvre d'André Breton, ses idées sur l'attente, peuvent nous guider dans les temps fébriles actuels caractérisés par l'accélération et l'intranquillité permanentes, à nous ouvrir patiemment au présent et aux "*reflets tremblants du futur*" (*L'or du temps – André Breton, 50 ans après, Centre Culturel International de Cerisy du 11 au 18 août 2016, sous la direction de Henri BÉHAR et Françoise PY.*)

<http://www.unicaen.fr/recherche/mrsh/forge/4143>

<https://www.legrandsoir.info/Les-Pauvres-Gens-Victor-Hugo.html>

<http://expositions.bnf.fr/homere/escales/22r16/t.htm>

<http://www.math.univ-toulouse.fr/~gadat/Ens/Aggeg/tp14.pdf>

https://eduki.ch/fr/doc/Dossier_14_histo.pdf

<http://www.arts-et-metiers.net/sites/arts-et-metiers.net/files/asset/document/depj-transports.pdf>

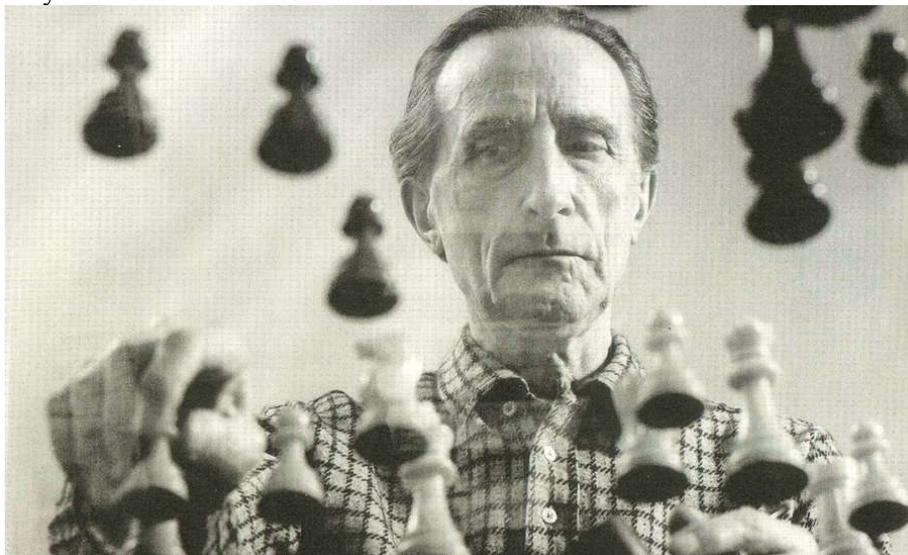
A 1959 Interview with Marcel Duchamp: The Fallacy of Art History and the Death of Art

FEB. 21, 2018

https://www.artspace.com/magazine/art_101/qa/a-1959-interview-with-marcel-duchamp-the-fallacy-of-art-history-and-the-death-of-art-55274?utm_source=social&utm_campaign=facebook

Marcel Duchamp. Image: Artspace.

Merci à Jean Arrouye de nous avoir transmis cet article.



In 1973, a new sound archive was born: Audio Arts, a magazine in the form of a cassette tape, devoted to art

and artists. (A podcast before podcasts?) "With the invention in the early 1960s of the Phillips cassette tape recorder, it was an idea whose time had come," writes Mel Gooding in Phaidon's [Speaking of Art](#), the most extensive collection of transcriptions from Audio Arts to be published, itself a valuable addition to the archive.

Here we've excerpted from an Audio Arts interview with Marcel Duchamp, which was featured in a 1974 issue of the audio magazine, and was originally recorded in 1959. In it, Duchamp speaks about whether or not a ready-made can be considered art—a startling discussion considering that we now regard Duchamp's urinal to be literally one of the most important artworks of all time. George Heard Hamilton, Richard Hamilton, and Charles Mitchell take turns interviewing Duchamp, whose insightful, philosophical ruminations seem just as relevant now as they were almost 60 years ago.

Irony, contradiction and wit permeate the life and work of [Marcel Duchamp](#) (1887 – 1968), an artist associated with Cubism, [Dada](#), and [Surrealism](#) who dedicated the last two decades of his life to chess while secretly working on his final masterpiece, the installation *Étant Donnés* (1946-66). In 1913 he mounted a found bicycle wheel on a stool (*Bicycle Wheel*), thus inventing the readymade and, with it, one of the great artistic revolutions of the twentieth century. Throughout his long career Duchamp argued for an art of ideas rather than images or objects. This interview, begun in New York and continued in London, reveals Duchamp's own thoughts on his work and his motivations as an artist, articulating the often complex issues surrounding his practice with great clarity, simplicity, and humor.

Marcel Duchamp: The first one of the readymades was done in 1913. It was a bicycle wheel.

George Heard Hamilton: Just an ordinary wheel?

An ordinary wheel. A bicycle wheel on a stand. I would turn it as I passed by. The movement of it was like a fire in a fireplace. It had that attraction of something moving in the room while you think about something else. The second one was a bottle dryer—you know, they have them in French cellars to put the bottles on. The third one was a snow shovel, which I did here in New York when I first came in 1915. That was just a plain snow shovel bought in a hardware shop and it's now, or a replica of it is, in the Yale University Art Gallery. Another one, from 1921, was called *Why Not Sneeze, Rose Sélavy?* Of course, the title is not a descriptive title because that readymade was made of a small bird cage in which, instead of a bird, there were cubes that looked like sugar cubes.

The cubes were of white marble.

That was the pun, the visual pun—that when you picked it up you understood it was marble and not sugar. I also added a thermometer to it. Another one was the phial. I was in Paris in 1919, and I was thinking of bringing back a present for Walter Arensberg in California. So I went to a drug store and said, "Will you give me a phial that you will empty of whatever serum is in it and seal it again? And what will be in it will be air of Paris." The druggist did it, and I brought my present to Arensberg, to California, and it was called *Phail with 50 cc of Air of Paris* or *Air de Paris*.

Was that the last of the actual readymades to be manufactured?

Yes, but in my notes in the Green Box from 1934 I mentioned some that could be made. One I called a "reciprocal readymade." You take a painting by Rembrandt and instead of looking at it you use it plainly as an ironing board. You iron your clothes on it, so it becomes a readymade reciprocal.

It's rather hard on the Rembrandt.

It is, but we had to be iconoclastic then.

There are, then, two kinds of readymades—those that already existed, so to speak, before you came upon them, and those that you have assisted. Do you put any priority on one kind rather than the other?

No, no. It was to add a little diversity to the idea. It was not a very active part of my life—when you make one or two readymades a year, you have plenty of time for something else.

Do you think anybody else could make one?

Yes, everybody can. I don't attach any value—I mean commercial value, or even artistic value—to it.

Is there any way in which we can think of a readymade as a work of art?

That is a very difficult point, because art first has to be defined. Can we try to define art? We have tried. Everybody has tried. In every century there is a new definition of art, meaning that there is no one essential that is good for all centuries. So if we accept the idea of trying not to define art, which is a very legitimate conception, then the readymade comes in as a sort of irony, because it says, "Here is a thing that I call art, but I didn't even make it myself." As we know, "art," etymologically speaking, means "to hand make." And there it is ready-made. So it was a form of denying the possibility of defining art, because you don't define electricity. You see the results of electricity, but you don't define it.

But with the readymades it seems to me that they carry with them out of the world of everyday life—out of the hardware shop, as in the case of the snow shovel—something of your own sense of irony and wit. Can't we believe, therefore, that they have some sort of...

Message?

Not message, no, but artistic value. Even though you haven't made them, your intention in getting them derives from everything else in the world. Does that not give them, possibly, some kind of intellectual value. It has a conceptual value, if you want to say conceptual. I don't know what it means exactly, but it takes away all the technical jargon of painting. Painting should be made with colors, with pencil, with brushes. When you take something that is not made by those technical instruments, you don't know whether you should take it as a work of art. And that's where the irony comes in.

The irony, of course, is very much part of the Dada spirit, isn't it?

Yes, that was a very important form of introducing humor in a very serious world at the time, during the First World War.

You said once to me some years ago that the Dada spirit had been operating, so to speak, in New York with you, for instance, and with [Man Ray](#), before Dada was named as a movement.

Oh yes, yes, it was in the air, as many of these things are. And we certainly had the same spirit as in Zurich when Tristan Tzara and Hans Arp and Richard Huelsenbeck started under the name of Dada. They found the name. Of course, the name was a good flag around which all these ideas...

A slogan?

Yes, a slogan. That helped the movement a lot. And, of course, the Dada spirit has always existed, and it exists today. Someone like Rabelais certainly was a Dada in essence.

Would you consider Dada more than just a criticism of art? Is it also a criticism of society?

It is much more. It's been the nonconformist spirit that has existed in every century, every period, since man is man.



The Bride Stripped Bare by Her Bachelors, Even (The Large Glass), 1915-1923, reconstruction by Richard Hamilton 1965-6. Photo via Tate.org

Another work is *The Bride Stripped Bare by Her Bachelors, Even (The Large Glass)*, in the English translation, which is now in the Philadelphia Museum of Art.

It was started in 1912, 1913, 1914. I worked on it before the War, and even though I tried in that big *Glass* to find a completely personal and new expression, the final product was to be a wedding of mental and visual

reactions. The ideas in *The Glass* are more important than the actual visual realization.

But this sounds almost contradictory, because a work of art is primarily a visual experience.

Yes, but this welding of two different sources of inspiration gave me a satisfactory answer in my research for something that had not been previously attempted. My research was in that direction—to find some way of expressing myself without being a writer, without taking one of these labels, and yet producing something that would be an inner product of myself. The two things—mixing up the ideas and their visual representation—attracted me as a technique, if it has to be considered a technique. This hybrid form explains why I didn't have anyone to agree with me.

You had to invent everything for the first time.

Yes, because, as you know, the revolution of Courbet was mainly a visual revolution, what you might call a retinal revolution. He insisted, without even mentioning it, that painting is to be looked at and only looked at, and the reactions should be visual or retinal—plain physical reaction in front of a painting. This has been going on since Courbet and still is in vogue. If you speak to a painter today, he will never think of an anecdote. It's all about the line, the form, and the more abstract the better.

And all that has nothing to do with *The Glass*.

I thought *The Glass* was a reaction against the retinal conception of painting, and I think it still is, because of the introduction of the conceptual. This is literary painting. It's using words. But everything that uses words is not necessarily literary, as you know.

The interview continues in London...

Richard Hamilton: One thing you say in the *Green Box's* general notes is, "Always, or nearly always, give a reason for the choice between two or more solutions by ironical causality." Ironical causality is one of the techniques by which you make decisions. But it is always a very prim, conceptual decision.

Charles Mitchell: Yes, but this can be a joke at the same time.

Duchamp: Yes, this can be a joke all right, but it's based on the fact that I have my doubts about real causality. There's no real reason for using causality. Why not use it ironically by inventing a world in which things come out differently from the usual one?

But do you see a distinction between your own activity, which is a world invented by you, and the activity of a Surrealist proper, someone like Salvador Dalí, who tried to work without any conscious effort? One might suppose that your juxtaposition of something that you call a "chocolate machine" combined in the same picture with something that you call a "symmetry of uniforms and liveries" is a surrealist activity, but these ideas of yours are always closely related into a system.

The subconscious never interested me very much as a basis for an art expression of any kind. It's true that I really was very much of a—if you could use the word—*défroqué*, or unfrocked, Cartesian, because I was very pleased by the so-called pleasure of using Cartesianism as a form of logic and very close mathematical thinking, but I was also very pleased by the idea of getting away from it. It happened also in several places in the works of Raymond Roussel, a writer who wrote these completely fantastic descriptions of the same order, where everything can be done, especially when you describe it in words, and anything can be invented—in *Locus Solus* and in *Impressions d'Afrique*. That's where, really, I found the source of my new activity in 1911 or 1912.

In spite of the fact that one thinks of you as sitting right on top of Cubism, you felt a need, after just one or two years' experience of Cubism, to find a new path for yourself. I take it that this is the way in which you found it—by an exploration of intellectual and conceptual terms juxtaposed to the physical configurations that you made?

Yes, very soon I felt impatience, so to speak, with Cubism—at least, impatience in that I couldn't see any future for me in it. In fact, I touched Cubism rather a little, *The Nude Descending a Staircase* from 1912 is in a style like Cubism, naturally, but the addition of movement in it, which seems to be Futuristic, is so only because the Futurists were speaking of movement at the time. That doesn't make it a new idea of theirs—movement was in the air. There was something more important than the Futurists for me in that case, which was the publication of photos of men fencing or of horses galloping and so forth...

All through *The Glass*, you use fairly clear-cut symbology of a very direct kind—man and woman are identified, and the operations, the functions, of the machinery are all explainable in terms of sexual relationships, which is the work's basic preoccupation.

Yes, eroticism is a very dear subject to my life, and I certainly applied that love to my *Glass*. In fact, I thought the only excuse for doing anything was to give it the life of eroticism, which is completely close to life in general, and more so than philosophy or anything like that. It is an animal thing, which has so many facets that it is pleasing to use it as a tube of paint, so to speak, to inject in your production. It's there. It's in the form of fantasy. *Stripped Bare* had even a naughty connotation with Christ. You know, Christ was

stripped bare. It introduces eroticism and religion... I am ashamed of what I am saying.

There has often been an element of the sacrilegious in your work. The gesture of painting a mustache and a beard on the *Mona Lisa*, in *L.H.O.O.Q.*, is all the more blasphemous for not being executed by a philistine. How do you feel about the works of art of the past and their deification in museums?

I have a very definite theory—let's call it theory, so that I can be wrong—that a work of art exists only when the spectator has looked at it. Until then, it is only something that has been done that might disappear and nobody would know about it. The spectator consecrates it by saying, "This is good. We will keep it." The spectator, in that case, becomes posterity, and posterity keeps museums full of paintings today. My impression is that these museums—call it the Prado, call it the National Gallery, call it the Louvre—are only receptacles of things that have survived, things that were probably mediocre. Because they happen to have survived is no reason to make them so important and big and beautiful, and there is no justification for that label of "beautiful." Why have they survived? It is not because they are beautiful. It is because they have survived by the law of chance. We probably have lost works by many, many other artists of those same periods that are as beautiful, or even more beautiful.

And how do you feel about the consecration of your own works in museums?

The same way. I am not concerned because I do not consider myself any different from the others. My real feeling is that a work of art is only a work of art for a very short period. There is a life in a work of art that is very short—even shorter than a man's lifetime. I call it twenty years. After twenty years, an Impressionist painting has ceased to be an Impressionist painting, because the material, the color, the paint has darkened so much that it is no more what the man did when he painted it. That is one way of looking at it. So I applied this rule to all artworks, and after twenty years they are finished. Their life is over. They survive all right, because they are part of art history, but art history is not art. I don't believe in preserving. I think, as I said, that a work of art dies. It's a thing of contemporary life. In your life you might see something because it's contemporary with your life, it's being made at the same time as you are alive, and it has all the requisites of a work of art, and your contemporaries are making works of art. They are works of art at the same time you live, but once you are dead, they die too.

You are interested in the writings of Roussel and of Rabelais, so you can accept the perpetuation of ideas through a text. But you are less inclined to accept it through a painting.

The reason is that ideas can survive more without distortion. Death is longer for ideas, because the language stays on for at least a few centuries—as in the case of Rabelais. But I am sure we don't understand a word of Aristophanes or of Homer, even. Our interpretation of Homer is very, very twentieth-century. The distortion that, every fifty years, the new generation gives to old works of art, and to new ones too, is not justifiable. In other words, fifty years ago we liked this, but a hundred years ago we liked that, which shows the doubtful judgement of humanity of works of art. That's why I like it to be only twenty years. Art should have a short life.

It is sometimes said of you that when you received notice that your *Large Glass*—a work on which you had spent an enormous amount of time, energy and thought over twelve years—was smashed, you responded in a very indifferent way. You didn't care. How *did* you feel?

I didn't care. When I learned it, I was lunching with a friend of mine who knew it, but she couldn't, she just *couldn't* announce it to me. She was so moved by the assignment to announce it to me that my reaction was really a cold reaction to help her. I accept any *malheur* as it comes. I don't fight back.

I wanted to know how you react to the title that has been given to this radio series, "Art, Anti-Art." What is the concept of "anti-art" for you?

I am against the word "anti" because it is like atheist as compared to believer. An atheist is just as much a religious man as a believer is. And an anti-artist is just as much of an artist as the other artist. 'An-artist' would be much better. I don't mind being an 'an-artist.'

Pierre Naville, surréaliste et révolutionnaire

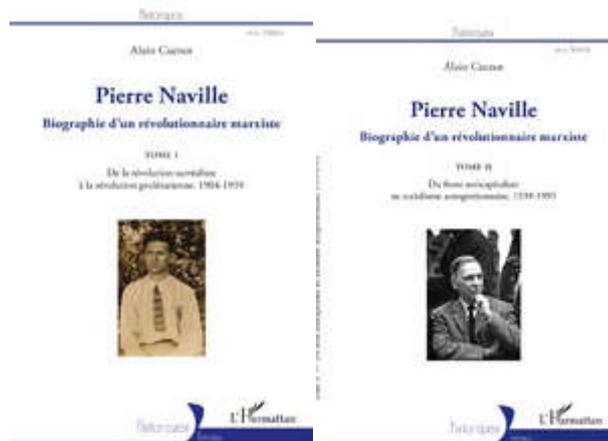
Publié le 3 Mars 2018

<http://www.zones-subversives.com/2018/02/pierre-naville-surrealiste-et-revolutionnaire-6.html>



La trajectoire de Pierre Naville traverse le XXe siècle. Il trouve dans le surréalisme la source de sa révolte. Il se tourne ensuite vers le marxisme ouvert le de la Nouvelle gauche.

Intellectuel marxiste et militant révolutionnaire, [Pierre Naville](#) reste une figure méconnue. Il navigue à contre-courant des conformismes politiques. Il participe au [mouvement surréaliste](#) avant de se tourner vers la révolution prolétarienne. Pierre Naville grandit pourtant dans le milieu de la haute bourgeoisie. Il découvre la révolte avec les surréalistes. Il rejoint André Breton et [Benjamin Péret](#) pour devenir codirecteur de la revue *La Révolution surréaliste*. Pierre Naville désire alors changer la vie et attaquer l'ordre bourgeois. Mais il délaisse la poésie et la littérature pour se tourner vers l'action politique et révolutionnaire. Il devient un intellectuel marxiste et un militant communiste. Il participe à la revue *Clarté* et découvre les thèses de l'opposition de gauche en URSS incarnée par Léon Trotsky. Ce marxiste hétérodoxe s'attache ensuite à analyser les évolutions de la société et à renouveler le socialisme. L'historien [Alain Cuenot](#) retrace ce parcours singulier pour éclairer le XXe siècle dans son livre [Pierre Naville. Biographie d'un révolutionnaire](#).



Le mouvement surréaliste

Le jeune Pierre Naville s'intéresse aux débats politiques mais aussi à la littérature qui ouvre sur l'imaginaire. Etudiant de philosophie à la Sorbonne, il s'intéresse aussi à l'actualité sociale et politique. Cette période est surtout marquée par la [Révolution russe](#). Pierre Naville participe également à la revue *L'Oeuf dur* qui tente de sortir la littérature des carcans académiques.

Pierre Naville découvre la richesse de l'univers surréaliste. « *L'écriture automatique, le rêve, le merveilleux, les états hallucinatoires sont autant de domaines à explorer, objets d'expérimentation poétique d'une profonde originalité qui visent à la libération et à l'émancipation de l'esprit* », décrit Alain Cuenot. Le langage automatique et les expérimentations littéraires permettent de libérer la créativité. Les surréalistes écrivent également sur la sexualité. Mais Pierre Naville regrette que ces textes n'attaquent pas ouvertement la morale bourgeoise pour appeler à la [libération sexuelle](#). Pierre Naville s'intéresse également à la peinture surréaliste. Mais il s'attache à dénoncer la récupération marchande, avec sa production routinière et attendue,

qui guette déjà certains peintres surréalistes. Pierre Naville accorde également de l'importance à d'autres formes d'expression artistique comme la photographie, le cinéma ou le spectacle de rue.

Des clivages opposent les surréalistes. Certains privilégient une simple activité littéraire. D'autres sont portés par un esprit de révolte. Antonin Artaud dénonce toutes les formes d'oppression. Il écrit des textes contre le gouvernement, contre la critique littéraire et ses représentants, contre les médecins chefs des asiles de fous, contre les recteurs de toutes les universités. Des lettres manifestes sont adressées à ces incarnations du pouvoir. Antonin Artaud ne se contente pas de simples jeux littéraires. Il incite ses amis surréalistes à attaquer le pouvoir et ses institutions qui sont des entraves à la liberté de l'esprit. Antonin Artaud guide les surréalistes vers une contestation de la société bourgeoise. Pour Pierre Naville, la révolte poétique doit s'accompagner d'une action matérielle concrète. En revanche, Antonin Artaud valorise une libération totale de l'esprit avant tout dans les domaines littéraire et artistique.

En 1925, Pierre Naville doit faire son service militaire. Aucun poème ne peut lutter contre l'armée et son institution bourgeoise. Le surréaliste se trouve confronté à la réalité matérielle dans le contexte de la guerre au Maroc. Il ne supporte pas l'encadrement militaire avec son climat d'étouffement et d'autoritarisme. Cet épisode le conduit définitivement vers un engagement communiste.

Mais Pierre Naville déplore que l'engagement des surréalistes se cantonne à un anarchisme instinctif sans s'appuyer sur l'analyse marxiste. Les surréalistes publient une déclaration avec les rédacteurs de la revue *Clarté*. Ce texte dénonce le colonialisme et le capitalisme. Ils insistent sur la nécessité d'une révolution sociale. Mais André Breton estime que le soulèvement prolétarien ne doit pas gommer la nécessité d'une insurrection de l'esprit. Cet engagement communiste reste instinctif et ne s'appuie pas sur une réflexion sur la lutte des classes. Les surréalistes connaissent peu les débats qui agitent le mouvement ouvrier.

En 1926, Pierre Naville adhère au Parti communiste. Il polémique avec André Breton à travers la brochure intitulée « La Révolution et les intellectuels ». Pierre Naville estime que l'abolition des conditions bourgeoises de la vie matérielle reste indispensable pour permettre une véritable libération de l'esprit. « *Les poètes, les penseurs, les artistes de la révolution ne peuvent naître que du prolétariat victorieux* », estime Pierre Naville. Contre l'individualisme des surréalistes, il valorise la dimension collective de la lutte des classes. André Breton ironise sur le dogmatisme de la propagande communiste. Le journal *L'Humanité* se contente de commenter l'actualité sans aucun recul critique, notamment sur l'URSS. Ensuite, les communistes valorisent le travail et méprisent les prisonniers de droit commun. Le bolchevisme paraît particulièrement autoritaire et conformiste.



La revue *Clarté* et l'engagement communiste

En 1926, Pierre Naville devient le directeur de *Clarté*, la revue intellectuelle du Parti communiste. Il veut sortir ce titre d'un positionnement banalement de gauche. *Clarté* doit exprimer un marxisme révolutionnaire pour critiquer le réformisme et la social-démocratie. *Clarté* doit devenir une arme réelle pour la classe ouvrière. Ses analyses doivent permettre de comprendre la société marchande pour mieux la combattre. Pierre Naville exerce une forte influence politique auprès des surréalistes. André Breton le suit dans l'engagement communiste. Pierre Naville ouvre les colonnes de *Clarté* aux écrits des surréalistes. « *Leur participation se fonde uniquement sur la puissance de contestation et de subversion extrêmement féconde de la pensée surréaliste et non sur une investigation culturelle et doctrinale hasardeuse et pseudo*

prolétarienne », observe Alain Cuenot. Les dirigeants communistes, qui préfèrent les textes de propagande, n'apprécient pas les surréalistes. Pierre Naville soutient ses amis contre les bureaucrates du PCF qui incarnent le formalisme et l'orthodoxie.

Mais Pierre Naville aborde désormais l'actualité sociale et politique, comme la grève des mineurs anglais. Sa révolte s'éloigne de celle des surréalistes pour s'exercer sur le terrain de la lutte des classes. Pourtant, les articles de Pierre Naville s'alignent sur l'idéologie stalinienne. Il défend les bureaucraties syndicales et recrache un anti-impérialisme à la solde de l'URSS. Mais Pierre Naville milite activement dans une cellule communiste aux côtés de camarades ouvriers. Le PCF ne réserve pas encore un statut de supériorité aux intellectuels.

Pierre Naville polémique contre Barbusse, écrivain phare du PCF qui dirige les pages littéraires de *L'Humanité*. Barbusse défend une conception idéaliste et morale du communisme, très éloignée de la lutte des classes. Ensuite, il se rattache à une vision rationaliste qui occulte les structures économiques et sociales. Pour Pierre Naville, la révolution ne doit se réaliser au nom de la Raison, mais pour l'émancipation de la classe ouvrière. Il dénonce également l'idée d'un monde littéraire au-delà des classes sociales.

Pierre Naville s'éloigne de la discipline du Parti à travers les écrits de [Victor Serge](#). Figure de l'opposition de gauche proche de Trotsky, ce militant propose des analyses critiques des positions stalinienne. Pierre Naville se rend même à Moscou pour rencontrer Léon Trotsky. Il diffuse les idées de l'opposition de gauche et se fait exclure du PCF. Pierre Naville décide la suppression de *Clarté* pour lancer sa nouvelle revue *La lutte de classes*.



Le mouvement trotskiste

Pierre Naville et Alfred Rosmer structurent l'opposition de gauche en France. Ils permettent l'émergence du mouvement trotskiste. En 1930, Pierre Naville adhère à la Ligue communiste. Il tente de redresser le mouvement communiste contre le Parti et l'Internationale communiste contrôlée par Staline. Pour Pierre Monatte et Ferdinand Lorient, cette stratégie se révèle illusoire. [Les syndicalistes d'action directe](#) de *La Révolution prolétarienne* estiment qu'il n'y a rien à attendre d'un mouvement fourvoyé dans le stalinisme. Pierre Naville considère qu'ils se centrent trop sur le syndicalisme et délaissent les enjeux internationaux. Dans une logique de purisme révolutionnaire, il refuse les compromis et les alliances avec les autres groupes proches de l'opposition de gauche.

Trotsky n'apprécie pas l'orientation que Pierre Naville donne à *La Vérité*. Ce journal doit rester une feuille illisible consacrée aux questions doctrinales et idéologiques selon Trotsky. Pierre Naville veut en faire un véritable journal qui aborde également des sujets artistiques et littéraires. Trotsky juge que ces préoccupations n'intéressent pas les ouvriers. Ensuite, il dénonce un article consacré à [Panait Istrati](#), romancier qui critique l'URSS. Trotsky estime que Pierre Naville reste trop hostile au stalinisme et au PCF. Il préfère les basses manœuvres politiciennes de Raymond Molinier pour tenter de peser sur la ligne du PCF.

Mais les trotskistes mènent des combats minoritaires et précurseurs contre le colonialisme, contre le fascisme et contre la terreur stalinienne.

André Breton se rapproche de Trotsky. Les deux hommes fondent la FIARI (Fédération internationale pour un art révolutionnaire indépendant). Ils estiment que la liberté artistique et la créativité ne doivent pas être subordonnées à des impératifs politiques. De son côté, Pierre Naville sépare l'engagement politique de la créativité. « *Il faut être, soit un militant révolutionnaire, soit un intellectuel qui se consacre entièrement à l'art, alternative radicale qui repousse toute confusion idéologique, tout idéalisme de type révolutionnaire creux et inconséquent* », analyse Alain Cuenot.

Cette démarche permet d'éviter la posture de l'intellectuel engagé avec son moralisme béat sans la moindre analyse politique. Au contraire, le statut d'intellectuel ne fournit pas une supériorité politique. Mais l'ancien surréaliste Pierre Naville sépare désormais la révolte et la créativité. Ce qui débouche vers un [militantisme austère et routinier](#), insensible au bouillonnement créatif des luttes sociales.

[Lire la suite en ligne >>>>](#)

Au Mexique, l'apport des créatrices surréalistes

<http://sisyphe.org/spip.php?article5445>

par [Liliane Blanc, historienne et auteure](#)

En 1924, André Breton publiait son premier *Manifeste du surréalisme*. L'Europe sortait à peine de la Première Guerre mondiale, les vieilles visions du monde étaient désormais caduques, et l'avenir plus qu'incertain. Les artistes cherchaient, par des voies d'expression nouvelles, et des expériences inusitées, une échappatoire qui les conduirait, pensaient-ils, vers des univers inexplorés. Des femmes, bien plus que simples muses, firent partie de cette nouvelle génération.

Artaud et Breton au Mexique

En 1936, l'écrivain et homme de théâtre français Antonin Artaud débarquait au Mexique. Il y passera six mois. Grand influenceur des Surréalistes, à son retour en France, il restera marqué par ce pays. Il y recherchait la résonance d'une dimension spirituelle qu'il portait en lui, notamment par la pratique des rites chamaniques des Indiens descendants des civilisations pré-colombiennes.



María Izquierdo, "Autoportrait", 1940

C'est au fil de ses rencontres qu'il fit la connaissance de **María Izquierdo (1902 ?/1906 ?-1955)**, une peintre amérindienne purepecha, dont la carrière fut quelque peu éclipsée par sa célèbre contemporaine **Frida Kahlo (1907-1954)**. María Izquierdo avait passé son enfance au Michoacán, dans le centre du Mexique. Après un mariage forcé, et déjà mère de trois enfants à 17 ans, elle divorça pour aller

étudier, en 1927, la peinture à l'Académie de San Carlo, puis à l'École Nationale des Beaux-Arts où Diego Rivera, le directeur, fut très impressionné par son talent. Très vite, elle participa à des expositions, dont une en solo à New-York, en 1930.

Artaud fut séduit par son style primitif, sa palette colorée, et les sujets de ses tableaux : la nature, les rites antiques, l'art populaire. À son retour à Paris, il organisa une exposition de ses gouaches. Dans les années 1940, la carrière de María Izquierdo était bien lancée, et elle devint ambassadrice de la culture mexicaine en Amérique latine. Malheureusement, une première crise cardiaque freina sa carrière, une deuxième, en 1955, lui fut fatale. Malgré l'engouement de Artaud, elle ne se sentait pas surréaliste, mais plutôt l'interprète de son peuple, et surtout des femmes.



Jacqueline Lamba, "La forêt", 1947

André Breton, lui aussi, était attiré par le Mexique. Il arriva en 1938, à Mexico, pour y donner des conférences. **Jacqueline Lamba (1910-1993)**, qui fut son épouse, sa muse, la femme fantasmée de *L'amour fou*, l'accompagnait. Mais elle se considérait, avant tout, comme une peintre. Leur séjour dura quatre mois. Ils rencontrèrent très vite le couple Rivera-Kahlo et, presque aussitôt, Frida Kahlo tomba sous le charme de Jacqueline Lamba. Une amitié très forte, mais de courte durée, naquit entre elles. Jacqueline Lamba ne revit jamais le Mexique, elle quitta Breton en 1942, après leur exil à New-York. En 1947, elle rentra à Paris et se concentra sur son œuvre. Elle avait rompu avec les surréalistes.

Des surréalistes exilées au Mexique

La Deuxième Guerre mondiale et la guerre civile espagnole poussèrent beaucoup de gens à fuir le nazisme et le fascisme. Parmi eux, de nombreux artistes trouvèrent refuge aux États-Unis, d'autres aboutirent au Mexique.

Arrivées entre 1939 et 1942 à Mexico, certaines surréalistes se lièrent d'une forte amitié. Surtout trois peintres, **Alice Rahon**, **Remedios Varo** et **Leonora Carrington**, et deux photographes, **Eva Sulzer** et **Kati Horna**. Ces « sorcières » (*Las brujas*), comme on les nommait parfois, trouvèrent entre elles l'entraide et l'échange des idées qui permirent leur envol artistique.

Alice Rahon (1904-1987) était poète et peintre. Élevée à Paris, elle y rencontra, en 1931, un jeune peintre autrichien, Wolfgang Paalen, et se lia avec lui aux Surréalistes, qui publieront ses premiers poèmes. Amante éphémère de Picasso, amie pour quelque temps de **Valentine Penrose (1898-1978)**, une surréaliste de la première heure, Alice Rahon finira par s'installer au Mexique, en 1939.



Alice Rahon, "A Flower for Angelina", 1960

Alice Rahon et Paalen quittèrent l'Europe avec **Eva Sulzer (1902-1990)**, dans une sorte de compagnonnage à trois. Après une visite chez les Amérindiens de la côte ouest américaine, ils aboutirent à Mexico où Diego Rivera et Frida Kahlo les accueillirent. Assez vite, Paalen créa une revue surréaliste, *DYN*. Eva Sulzer y mit des photos, Alice Rahon des poèmes et des illustrations.

Elle abandonna très vite l'écriture pour se concentrer sur la peinture. Plus tard, Alice Rahon divorça de Paalen, se remaria brièvement avec un designer canadien, mais durant ses 48 années passées au Mexique, elle ne cessa de peindre. Elle participa à de nombreuses expositions internationales, dont une rétrospective majeure, en 1986, au Palacio de Bellas Artes de Mexico. Elle réalisa quelques portraits, mais évoqua surtout dans son œuvre les traditions, les mythes, les légendes et la nature de son pays d'adoption. Son sens de la couleur est souvent souligné.

Retirée à Acapulco, Alice Rahon décéda en 1987.

Remedios Varo (1908-1963), née en Catalogne, fut une peintre précoce. À 16 ans, elle entra à l'Academia de Bellas Artes de San Fernando de Madrid, où était passé, quelques années plus tôt, Diego Rivera. À 22 ans, pour échapper au carcan familial, elle épouse un camarade et tous deux filent à Paris. Ils y fréquentent les Surréalistes. De retour à Barcelone, le couple se sépare. Elle rejoint un groupe avant-gardiste, puis rencontre, en 1936, Benjamin Péret, un proche de Breton, venu appuyer les Républicains espagnols. Elle retourne à Paris avec lui. Mais, en 1940, ils sont arrêtés pour activités politiques. Une fois libérés, ils se réfugient à Marseille chez André Breton qui attendait, avec plusieurs amis, de faux papiers fournis par un américain pour quitter la France. C'est ainsi qu'en 1941, Varo et Péret se retrouvèrent au Mexique. Ils se marièrent en 1946, mais divorcèrent peu après, quand Péret décida de rentrer en France.

En 1950, Walter Gruen, un riche commerçant échappé du nazisme, devint le dernier époux de Remedios Varo. Il l'encouragea et l'aida matériellement à se consacrer totalement à son œuvre. Elle produira beaucoup. C'est au Mexique aussi qu'elle se lia d'une amitié profonde avec Leonora Carrington. Malheureusement, l'altitude de Mexico ne l'aidant pas, Remedios Varo décéda soudainement à 55 ans, d'une crise cardiaque. Au lendemain de sa mort, le journal *Novedades* lui rendait ainsi hommage : « L'une des plus originale et extraordinaire peintre de l'art mexicain. »



Remedios Varo, "Création des oiseaux", 1957

L'œuvre de Remedios Varo est fascinante. Ses tableaux sont des fenêtres ouvertes sur un autre monde. Tout y est déroutant, les paysages, les objets, les créatures vivantes. Les machines qu'elle a imaginées, sa connaissance des lois universelles fondamentales et des symboles hermétiques ont intrigué plus d'un savant. Au point que sa première grande exposition aux États-Unis eut lieu à l'Académie des Sciences de New-York, en 1986.

Fauchée au sommet de son art, de combien d'autres visions poétiques sa mort prématurée nous aura-t-elle privée ?

Leonora Carrington (1917-2011) arriva à Mexico en 1942. Elle y passera près de 70 ans. Britannique, elle était issue d'une famille très aisée. Après un séjour à Florence, à 13 ans, Leonora s'inscrit, à Londres, à l'atelier du peintre cubiste Amédée Ozenfant. Mais ce sont deux événements qui la marqueront : sa visite d'une exposition surréaliste internationale, puis sa rencontre, en 1937, avec le peintre allemand Max Ernst. De tempérament rebelle, Leonora Carrington quitte sa famille et part avec Ernst à Paris. Il la présente à ses amis surréalistes. Leur passion amoureuse se poursuit dans l'isolement en Ardèche, où tous deux ne cessent de peindre. Mais l'homme est inconstant avec les femmes, il se lasse de ce tête-à-tête quotidien. "C'est aussi la montée du nazisme et, en 1939, il est interné comme "sujet ennemi" de la France." Peggy Guggenheim, la riche collectionneuse d'art américaine, le fera libérer. Ernst fuit aux États-Unis avec elle, rompant définitivement avec Leonora Carrington. Elle en fera une très grave dépression. Elle sera soignée en hôpital psychiatrique, à Madrid où elle s'était réfugiée, en 1940. L'ambassade du Mexique, à Lisbonne, lui offre ensuite sa planche de salut. L'un des employés, Renato Leduc, un ami de Picasso, lui propose un mariage temporaire, qui leur permet de partir pour New-York. Deux ans plus tard, elle aboutissait, seule, à Mexico.



Leonora Carrington, "Le monde magique des Mayas", 1963

Après des années de tourmente, c'est au Mexique que Leonora Carrington trouva la stabilité qui lui permit de se réaliser complètement. En 1946, elle épousait le photographe hongrois Emerico « Chiki » Weisz. Ils auront deux fils. Elle l'avait rencontré chez **Kati Horna (1912-2000)**, connue pour ses photos-montages. Horna et Weisz avaient quitté la Hongrie au début des années 30, en compagnie de Robert Capa, célèbre photographe et correspondant de guerre. Plus tard, Capa les avait aidés, traqués par la Gestapo, à partir au

Mexique. Kati Horna et son mari réunissaient chez eux la diaspora des surréalistes et des Républicains espagnols, chassés par le fascisme. Remedios Varo en faisait partie.

Leonora Carrington et Remedios Varo développèrent une grande complicité. Elles alimentèrent leur imaginaire en étudiant ensemble les travaux sur l'inconscient de C.G Jung, le mysticisme, l'hermétisme, la Kabbale, l'alchimie, mais aussi la mythologie des peuples autochtones. Mais elles surent développer leur propre originalité.

Leonora Carrington eut droit à de nombreuses rétrospectives, et ses tableaux font partie de collections importantes, au National Museum of Mexican Art de Chicago, ou au National Museum of Women in the Arts de Washington. Sa cote sur le marché de l'art est élevée. Déjà, en 2005, son *Juggler* (1954), a été mis en vente, chez Christie's : 750 000\$ US.

Elle est décédée à Mexico, en 2011, âgée de 94 ans.

Une fois de plus, c'est un livre substantiel qui devrait réunir toutes ces créatrices ici évoquées.

Agenda

Magritte	ATOMIUM Square de l'Atomium, 1020 Bruxelles	21 septembre 2017	10 septembre 2018
Dada Africa	Musée de l'Orangerie 75001 Paris	18 octobre 2017	19 février 2018
COBRA La Couleur spontanée	Musée de Pont-Aven	10 mars 2018	10 juin 2018
La folie en tête, aux racines de l'art brut	Maison Victor Hugo 6 place des vosges 75004 Paris	16 novembre 2017	18 mars 2018
Hommage à Marie-Christine Brière (1941-2017), poète	APRES à La Halle Saint-Pierre Paris	Dimanche 4 mars 2018 (15h – 18h)	4 mars 2018(15h – 18h)
Los Modernos. Dialogue France/Mexique	Musée des Beaux-Arts de Lyon 20 place des Terreaux - 69001 Lyon tél. : +33 (0)4 72 10 17 40 www.mba-lyon.fr	2 décembre 2017	05 mars 2018
Benjamin Péret « Du merveilleux, partout, de tous les temps, de tous les instants »	La Halle Saint-Pierre Paris	8 janvier 2018	28 janvier 2018
Daniel Sibony : l'objet temps et le temps sans fil	APRES à La Halle Saint-Pierre Paris	10 février 2018 de 15h30 à 18h	10 février 2018 de 15h30 à 18h
Journée d'étude sur Endre Rozsda	APRES à La Halle Saint-Pierre Paris	10 mars 2018 de 10h30 à 18h	10 mars 2018 de 10h30 à 18h
Giovanna, poésie, peinture et performances	APRES à La Halle Saint-Pierre Paris	14 avril de 15h30 à 18h	14 avril de 15h30 à 18h
Journée d'étude sur les Langages du surréalisme animée par Henri Béhar et Françoise Py	APRES à La Halle Saint-Pierre Paris	12 mai 2018 de 10h30 à 18h	12 mai 2018 de 10h30 à 18h
Restrospective Alberto Giacometti	Pavillon Pierre Lasonde du MNBAQ Musée National des	8 février 2018	13 mai 2018

	Beaux-Arts du Québec 179 Grande Allée Ouest Québec (Québec) G1R 2H1 - Canada Téléphone : 418 643-2150 Sans frais : 1 866 220-2150		
Monique Sebbag : Quatre femmes de tête : Claude Cahun, Leonor Fini, Meret Oppenheim et Toyen	APRES à La Halle Saint-Pierre Paris	3 juin 2018 de 15h30 à 18h	3 juin 2018 de 15h30 à 18h
Man Ray 14.02. - 24.06.2018	Bank Austria Kunstforum Wien Freyung 8 1010 ViennaAustria T: (+43 1) 537 33 26 F: (+43 1) 537 33 27 E: office@kunstforumwien.at	14.02.2018	24.06.2018

Bonne semaine,

Henri Béhar : [hbehar \[arobase\] univ-paris3.fr](mailto:hbehar@univ-paris3.fr)

<http://melusine-surrealisme.fr/henribehar/wp/>

Site Mélusine /<http://melusine-surrealisme.fr/wp>

Pour envoyer un message à tous : melusine@listes.univ-paris3.fr

La Liste Mélusine, comme le site Mélusine
[\[http://melusine-surrealisme.fr\]](http://melusine-surrealisme.fr),
 est une production de l'APRES
 (Association pour l'étude du surréalisme
 présidée par Henri Béhar)

Semaine 10



Sommaire

Les activités de l'APRES pour l'année 2018	1
AG association La Rose Impossible de Saint-Cirq-Lapopie	2
Vernissage et exposition Lucien Coutaud, Les années du Cheval de Brique 1952-1977.....	3
Rappel : Dalí prend ses quartiers à La Rosière d'Artois à Nantes.....	7
Enchères : Le Musée de l'Abbaye Ste-Croix s'adjuge au marteau deux Victor Brauner.....	7
PHOTO ART : SUPER MAN RAY.....	10
Conférence : Le surréalisme à Genay (69730)	12
Séminaire : Aragon-Elsa Triolet : Trajectoires sociolittéraires et médiatiques	12
Agenda.....	13

Les activités de l'APRES pour l'année 2018

<http://melusine-surrealisme.fr/wp/?p=2396>

(sous réserve de modification)

Samedi 14 avril (15h30 – 18h) : Giovanna, poésie, peinture et performances.

Introduction par **Françoise Py**, présentation par **Jacqueline Chénieux-Gendron** et **Georges Sebbag**.
 Lectures par **Giovanna** de ses *Poèmes et aphorismes (1989 – 2015)*, préface de Jacqueline Chénieux-Gendron, ed. Peter Lang, 2017.

Projection du film de François Luxereau, *Giovanna, naissance d'une œuvre*, (27'), José Pierre, CNRS, 1988.

Table ronde avec **Giovanna, Jacqueline Chénieux-Gendron, Jean-Michel Goutier, Françoise Py** et **Georges Sebbag**.

Samedi 12 mai (10h30 – 18h) : Journée d'étude sur les Langages du surréalisme animée par Henri Béhar et Françoise Py

10h30 – 11h30 : **Pierre Taminiaux** : Paul Nougé ou le langage surréaliste du hasard.

11h30 – 12h30 : **Valeria Chiore** : Gaston Bachelard et le surréalisme : Lautréamont, Albert Flocon, Octavio Paz.

14h – 15h : **Wanda Mihuleac** : surréalisme et langages du corps, conférence-performance avec des bénévoles

15h – 16h : Table Ronde avec divers intervenants dont **Henri Béhar, Françoise Py, Gabriel Saad** et **Maryse Vassevière**.

Projection.

Les trois Journées d'étude sont organisées avec le concours de l'université Paris 8, Laboratoire Arts des Images et Art Contemporain (AIAC), équipe de recherche Esthétique, Pratique et Histoire des Arts (EPHA).

Samedi 3 juin (15h30 – 18h) : Monique Sebbag : Quatre femmes de tête : Claude Cahun, Leonor Fini, Meret Oppenheim et Toyen. Lectures par Charles Gonzales.

Halle Saint-Pierre, auditorium, 2 rue Ronsard, métro Anvers. **Entrée libre**.

Deux événements par Charles Gonzales marquent ce premier trimestre de l'année 2018.

– Charles Gonzales se produit tous les lundis du 8 janvier au 30 avril à 19 h au Théâtre de poche, 75 bd du Montparnasse, dans un spectacle-performance intitulé : *Charles Gonzales devient Camille Claudel* (1 h 10)

Charles Gonzales, écrivain, comédien et metteur en scène, auteur d'un très bel essai sur Artaud, *Récit d'une noce obscure* (La Feuille de thé, 2013, pratique un véritable « théâtre de la cruauté ». Dans ce spectacle, où il est à la fois l'unique acteur, l'auteur et le metteur en scène, il incarne Camille Claudel, dans l'esprit d'Artaud et du théâtre nô. C'est une véritable performance scénique sur la folie en proie à l'enfermement et à l'incompréhension. Il s'agit pour le comédien, à travers les lettres de Camille, de « donner voix à l'ombre de cette femme ensevelie dans le silence, faire résonner son corps à l'air libre du théâtre jusqu'au bout de son âme, jusqu'au bout de l'absence ». De ce spectacle qui fut donné au Festival off d'Avignon, Mathilde La Bardonnie a écrit dans *Libération* : « Un solo de théâtre en forme de miracle, un cadeau bouleversant ».

– Charles Gonzales met également en scène « La Voix humaine » de Cocteau, tous les lundis et mardis à 19 h 30, de janvier à mars, au Théâtre de la Contrescarpe, 5 rue Blainville, Paris, 5e. Dans ce spectacle où Yannick Roger joue seule, participent musique, son et vidéo et, à l'image, Monique Dorsel. La pièce de 1930 de Cocteau, dans une mise en scène totalement actuelle, nous paraît vraiment contemporaine. Cocteau notait, à propos de « La Voix humaine » : « Non seulement le téléphone est parfois plus dangereux que le revolver, mais aussi son fil méandreux pompe nos forces et ne nous donne rien en échange. J'ai écrit cet acte comme un solo de voix humaine pour une actrice [ou cantatrice]. »

Vous retrouverez Charles Gonzales à la Halle Saint-Pierre, [presque] chaque deuxième samedi du mois, dans les rencontres en surréalisme animées par Françoise Py où il nous fait l'amitié de dire et d'incarner les textes.

AG association La Rose Impossible de Saint-Cirq-Lapopie

objet : convocation Assemblée Générale

à l'attention des
adhérent-e-s de l'association

Cher-e-s Ami-e-s,

Pour celles et ceux qui n'ont pas été informé par la page « événement » de notre page Facebook, je vous rappelle que l'association La Rose Impossible tiendra son Assemblée Générale le :

Samedi 17 mars à partir de 16h
Salle de la Fourdonne à la Mairie de Saint-Cirq-Lapopie

ORDRE DU JOUR :

1. Rapport moral
2. Rapport d'activité
3. Rapport financier
4. Projets
5. Questions diverses
6. Élections

La séance est ouverte à tou-te-s, étant entendu que seul-e-s les adhérent-e-s à jour de leur cotisation peuvent voter.

En cas d'empêchement, veuillez adresser votre pouvoir à l'un des membres présents à l'AG.

Afin d'atteindre le quorum, le Bureau admet les pouvoirs adressés par courriel.

Prière d'arriver un quart d'heure avant, afin de permettre la vérification des adhésions et des pouvoirs.

Si vous n'étiez pas à jour de votre cotisation, demandez le formulaire d'adhésion svp.

Vous pourrez m'adresser le formulaire d'adhésion dûment complété par courriel ou courrier postal. Vous pourrez choisir le mode de paiement, chèque joint, virement bancaire, virement PayPal. Dans tous les cas, je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'alerter de votre démarche par courriel à l'[adresse électronique ci-](#)

après.

Vous pouvez aussi, bien sûr, demander une attestation de versement, pour déduction fiscale.

En vous remerciant à nouveau de votre fidélité et de votre soutien,

Bien à vous,
Laurent Doucet
Président de l'association
La Rose Impossible

(ps : la soirée se poursuivra avec un apéritif dînatoire offert sur place ;, inscrivez-vous sur le lien ci-après ou par retour de courriel pour prévoir le nombre de convives svp: <https://goo.gl/forms/JUy4fbeSxGxrTOkC3>

Pour celles et ceux qui resteraient le dimanche, une randonnée lecture de textes surréalistes est prévue le lendemain dans la forêt de la Braunhie à côté de Saint-Cirq-Lapopie dans le cadre du 20^{ème} Printemps des Poètes... C'est un lieu magique. Prévoir la tenue nécessaire –c'est accessible à tou-te-s - et un pique-nique. Refuge dans l'ancienne Maison d'André Breton Place du Carol si intempéries.)

ASSOCIATION LA ROSE IMPOSSIBLE
PRESIDENT LAURENT DOUCET
Téléphone : 0630877058
Adresse administrative
C/o 41 rue Théodore Bac 87100 Limoges
Adresse de messagerie : laroseimpossible@laposte.net
Site Web : <https://www.facebook.com/maison.Breton/>

Vernissage et exposition Lucien Coutaud, Les années du Cheval de Brique 1952-1977

L'Association Lucien Coutaud serait honorée de votre présence au vernissage de l'exposition

**Lucien Coutaud,
Les années du Cheval de Brique 1952-1977**

le samedi 17 mars à 18 heures

au Musée de Trouville-sur-Mer Villa Montebello

Exposition du 17 mars au 3 juin 2018

Association Lucien Coutaud
7 rue Antoine Chantin
75014 PARIS

Email : alcoutaud@free.fr
TEL : 06 16 46 40 37

EXPOSITION DU 17 MARS AU 3 JUIN 2018

Du mercredi au vendredi, de 14h à 17h30 ;

Les week-ends, vacances scolaires et jours fériés de 10h à 12h et de 14h à 17h30.

Samedi 17 mars 2018 à 18 heures

Commissaire associé : Jean BINDER

64 rue Général Leclerc - 14360 Trouville-sur-Mer - Tél. : 02.31.88.16.26 - www.museevillamontebello.com



CATALOGUE : Christophe Dauphin, Jean Binder : *Lucien Coutaud, les années du Cheval de Brique*, 148 pages, 15 €, (ALC éditions, 2018). Catalogue de l'exposition du Musée de Trouville, Villa Montebello, Printemps 2018

http://www.leshommesanssepaules.com/livre-Lucien_Coutaud,_les_années_du_Cheval_de_Brique-103-1-1-0-1.html

Admiré par les grands poètes, écrivains de son temps (Jean Cocteau, Paul Claudel, Paul Éluard, Boris Vian, Gilbert Lely, Maurice Blanchard, Georges Limbour...) et peintres de son temps (Pablo Picasso, Salvador Dali, Max Ernst, Yves Tanguy...), Lucien Coutaud (1904-1977) est l'un des peintres les plus singuliers et les plus féconds du XXe siècle.

Ce peintre génial maîtrisait absolument toutes les techniques et excellait dans tous les domaines, comme son œuvre en témoigne, qui comprend près de deux mille peintures et gouaches, davantage encore de dessins, vingt-neuf tapisseries. Coutaud fait partie de la première génération des artistes du renouveau de la tapisserie d'Aubusson ; ses cartons à grandeur d'exécution sont fameux et toujours réalisés à la gouache, avec une thématique toujours en accord avec son monde pictural), cent soixante eaux-fortes sur cuivre, vingt-neuf lithographies, vingt-cinq créations de décors et de costumes pour le théâtre et l'opéra, quarante-trois livres illustrés, d'André Fraigneau, en 1925, à Pauline Réage et son *Histoire d'O*, en 1972.

L'œuvre de Lucien Coutaud est une mythologie qui découle d'un monde profondément ancré dans la mémoire et l'imaginaire du peintre : la Nîmes de son enfance, la Rhénanie de la Loreley, la Provence du marquis de Sade et la Normandie du Cheval de Brique ; et c'est justement cette dernière période qui est l'objet (et c'est une première, il était temps !) de l'exposition de Trouville. Coutaud a vécu de 1952 à sa mort en 1977, en Normandie, dans le Calvados, sur la côte Fleurie. Il y a bâti un monde au sein duquel les êtres se métamorphosent, les corps se fragmentent, pénétrés tant par le végétal que par le minéral. Aux éléments mêlés est associé l'homme, la chair, l'être vivant. Coutaud peint aussi pour se protéger, déjouer les menaces qu'il sent dans le réel, se constituant, derrière ses tableaux, une zone de repli, qui n'est pas une fuite, mais

une mise en œuvre des forces de l'imaginaire, pour ouvrir à tous, d'autres voies : celle du surréel, de la poésie élevée en mode de vie et de l'Éroticomagie.

Christophe DAUPHIN

Lucien COUTAUD LES ANNEES DU CHEVAL DE BRIQUE 1952-1977

Le Musée de Trouville - Villa Montebello organise avec le concours de l'Association Lucien Coutaud, du 17 mars au 3 juin 2018, une exposition consacrée aux années normandes de Lucien Coutaud.

Membre fondateur du Salon de Mai, figure majeure de la Jeune peinture française dans l'immédiat après-guerre, revendiqué par la seconde Ecole de Paris, Lucien Coutaud, né en 1904, disparu en 1977, connut le succès dès le début des années 30. Son œuvre, onirique, toujours placé sous le signe du rêve, de l'étrange, de l'érotisme, élaboré en marge du surréalisme, conserve aujourd'hui encore son aura de mystère, reste d'une étonnante actualité. Cette exposition permettra de mettre en évidence, au delà de son apparente diversité, la cohérence de l'univers du peintre, un univers poétique dont le principal fil conducteur pourrait être le jeu, la métamorphose, un univers dominé par le désir.

Quand Lucien Coutaud vient en vacances à Trouville l'été 1952, il n'est pas un inconnu, mais un peintre, un graveur, un décorateur de théâtre et un cartonnier de tapisserie déjà célèbre. Ce sera pour lui un véritable coup de foudre et dès l'été 1953, il s'installe à la sortie de Villerville, en direction de Trouville, dans une demeure dominant la plage des Graves, découverte par sa compagne au mois de décembre précédent, qu'il dénommera le Cheval de Brique et c'est ce lieu et sa plage face à l'Estuaire, la pointe de La Hève, qui sera pendant un quart de siècle sa dernière source d'inspiration, le lieu ultime de sa peinture.

Exposer Lucien Coutaud, ses peintures de l'Estuaire, face à l'Hôtel des Roches noires où il s'était installé l'été 1952, face à l'Estuaire, à deux pas du Cheval de Brique, on ne pourrait faire mieux, En ce lieu, cette exposition fait sens.

Depuis longtemps, déjà, je peins les formes et les couleurs d'un monde imaginaire, tout d'abord tragique par suite des angoisses passées, puis surnaturel, irréel, certains disent même, magique. Cet univers je le porte en moi depuis toujours. J'aime donner un nom à chacune de mes peintures. Bien souvent, j'ai songé, et je songe encore, qu'en juxtaposant dans un certain ordre tous les titres de mes toiles, j'arriverai à composer un poème. [...] Mon travail ne tardera pas à être envahi d'une nouvelle lumière, d'une matière différente que j'ai découverte sur la terre, dans la mer et les cieux normands que je puis contempler de mon atelier du "Cheval de Brique" à Villerville-sur-Mer. Ce nouveau lieu d'observation entraînera un élargissement, un épanouissement de mon champ visuel et de ma sensibilité. Des thèmes particuliers, méridionaux et cathares, Montségur, Quéribus et Roquevaire de Sauve, le pays des fourches d'alisiers en bénéficieront. Les peintures où se retrouvent les taureaumagies qui me poursuivent depuis mon adolescence, conçues proche de la Manche, prennent une nouvelle intensité, entre autres celle qui est dédiée au Sar Péladan. Parallèlement aux taureaux composés de formes humaines enlacées, des navires surgissent çà et là, eux aussi, apparentés aux taureaux par leurs enchevêtrements charnels. Et ce n'est pas fini, parce que "La jeune fille au bateau" va nous conduire aux poissons de l'estuaire ou d'ailleurs. Pourquoi ces affinités entre taureaux, bateaux et poissons ? Tout simplement parce que gens de plage, gens de l'intérieur, poissons, navires et souvenirs taurins parviennent à ne plus faire qu'un tout qui se correspond, se mélange et s'emmêle, impressionné par l'air marin qui l'entoure. Pendant la période des poissons surgissent des têtes accompagnées de pensées et d'iris. Il y a peu de visages dans mon œuvre, un visage est une chose si grave à regarder, à toucher, à manier, mais parfois l'envie me prend de peindre l'un d'eux. Et cela me conduit à l'apparition des oiseaux surmontés d'une fleur en place de tête : les oiseaux sont par leurs couleurs des fleurs volantes. Un groupe de ces fleurs volantes regarde l'arbre, le cèdre qui vient ponctuer à souhait la toile. Mais un arbre sans descendance n'est pas un arbre : "Les sœurs du cèdre" viennent pour ensuite laisser la place aux "Dames du cèdre" qui se sont transformées en iris et pensées superposées pour le plaisir de ce vieux compagnon. Revenons sur le rivage, peuplé de ces femmes à marée basse. Ces femmes-fleurs m'ont servi à composer trois panneaux de tapisserie, qui ornent le paquebot "France". Quelques fleurs encore avec ce Cavalier du dimanche et ce visage d'orientale. On retrouve encore des femmes-fleurs, dans cette série de toiles sur "les planches" qui bordent la plage de Deauville et où estivantes, baigneuses et curieux apparaissent et disparaissent derrière leurs cabines

en toiles de couleurs. A nouveau ces personnages surgissent du lointain marin, du proche des vagues, pour venir s'inscrire sous la présence d'une main, le tracé d'un bras, le volume d'une poitrine ou d'une longue jambe. Après ces vues des planches et des êtres qui les peuplent, le silence se fait, le sable se vide, les vents, les pluies et les nuits chasseront ces souvenirs jusqu'à la prochaine saison. Les véritables habitants reprennent enfin possession du sol de leurs plages, pour y poursuivre leurs travaux inutiles. Les faucheurs de vagues affûtent leurs faux, comme ceux qui fauchent les blés dans les prés.

Lucien Coutaud, 1962.

Si je suis attiré par un corps, ce n'est pas par l'ensemble qui, presque toujours, est banal, comme répété à peu de chose près, à des milliers d'exemplaires, mais par un des fragments de ce corps. Un doigt de pied, le pouce d'une main, un œil, la partie rare d'un mollet. Ce choix déclenche en moi, en ma main, la construction, la composition et l'élaboration de ce personnage mêlé aux végétaux, aux minéraux, à l'eau et au ciel, perçus de la même manière, il formera ce tout, cet insolite mystère que j'aime à peindre. En définitive, j'aime être étonné moi-même par ma toile. Sinon, je suis certain de n'avoir pas atteint le but.

Lucien Coutaud, 1964.

Je fais dessins et gouaches sans propos précis. Je les laisse venir. Je les retrouve ensuite, je les examine pour les reconnaître. Il arrive évidemment que certains m'entraînent vers une toile pour s'y installer plus confortablement. C'est d'ailleurs avec un pinceau que je dessine, et avec de l'huile. Je tiens à garder en dessinant la sensation de peindre. [...] J'ai un grand goût pour la gouache. L'air normand lui conserve longtemps son humidité. Ce qui permet de la travailler plus longuement. Tandis que l'huile, en Normandie, sèche tout de suite. On vit dans le mystère...

Lucien Coutaud, 1964.

Toutes ces toiles sont admirablement peintes [...] ; ses compositions doivent d'ailleurs une grande partie de leur pouvoir de fascination et de leur puissance poétique à cette manière qu'à le peintre de doser les gris, de hachurer les ocres, de créer de subtiles transparences, de découper les formes ou, tout au contraire, de les noyer dans l'espace, de les nimber, de les effilocher comme si elles étaient attaquées par le vent qui déchire, le sable qui érode, par l'eau qui glace ou le brouillard qui dissout. [...] Et si les plages ocellées de flaques de ciel gardent l'image des marées que le peintre admire depuis son atelier, les souvenirs imposent leurs visions et viennent se décalquer, en surimpression : ainsi sous le ciel normand naissent comme par enchantement les "cirques de l'estuaire", les "faucheurs de vagues", les "chapeaux de mer", ou les corridas que l'aficionado Lucien Coutaud aime à recréer ; ce dramaturge de l'insolite, dans ses dernières œuvres, retrouve en songe ses souvenirs nîmois et compose alors des créatures en empilant curieusement des maisons aux toits de tuiles romanes, ponctuées de ruelles étroites et ombreuses, de lucarnes et de fenêtres, sommées de têtes de taureaux ; il se plaît aussi à intégrer dans ses toiles récentes des oreilles, des yeux et des mains : mains ouvertes montrant des paumes ciselées en forme de pubis, mains en forme de griffes ou de serres, fermées sur leur secret ou désignant, l'index pointé, une invisible cible ; elles deviennent tour à tour visage ou ventre, comme dans "Une magicienne" peinte en 1968, curieusement anthropomorphe malgré sa tête végétale...

Paul Duchein, « L'univers magique de Coutaud », 4 septembre 1969.

Les surréalistes ? Coutaud les a bien connus. Il a fréquenté Breton, Aragon, Eluard qui avait sa préférence. Il rencontre encore parfois Soupault, « mais je n'ai jamais appartenu au groupe surréaliste, pour des raisons politiques, à cause du caractère difficile de Breton et parce que j'ai toujours voulu rester indépendant ». Cette indépendance, Coutaud la vit. Il ne la revendique pas. [...] « Tout ce que je vois, tout ce qui m'entoure me sert pour mon travail. [...] ». La vie, « Je l'aime, oui, je la supporte, je ne veux pas dire que j'en profite, car j'ai horreur de tout ce qu'il y a dans ce mot ». [...] On traverse à nouveau le jardin où Coutaud se plaît à vous faire admirer la beauté des arbres, le cèdre en particulier dont il regrette qu'il ait été déserté par la famille de corneilles qu'il aimait à y voir s'ébattre.

Guy Pacheu, « Un moment avec le peintre Lucien Coutaud », 1er septembre 1970.

[...] Mes personnages se sont engendrés les uns les autres. Je suis passé d'une certaine forme à une autre. Pourquoi ? Je n'en sais rien. [...] L'oeil cruel qui vous regarde dans mes tableaux, c'est sans doute une libération pour moi. Je crois que ma vraie nature s'exprime par la peinture. Une nature que je ne connais peut-être même pas. [...] Très souvent mes corps sont scindés en plusieurs parties. C'est une idée de la mise en cause du corps, qui cherche à la détruire, à la corroder, à la ronger, à l'agresser, à la transpercer, peut-être pour trouver un corps nouveau qui me plairait beaucoup plus. [...] J'aime peu le visage. Je préfère les visages sans bouche, sans oreilles, sans yeux, des masques. Très souvent le corps lui-même s'effiloche, on dirait que le vent l'emporte, qu'il s'en va par morceaux. Il y a une espèce de volonté de détruire, de scinder un corps (récemment j'ai peint des corps sans bras), ou de sectionner les membres, de les regarder se promener comme s'ils étaient en apesanteur. [...] Une chose vous conduit à l'autre, une sorte de ballet de l'imaginaire, un grand ballet. Je suis réfugié dans mon rêve. Je me réfugie dans ma peinture, dans mes dessins, dans mes gravures : c'est un excellent refuge, c'est une très bonne caverne. On peut respirer tout de même, mais on est à l'abri de la pluie, du froid, de la vie. Mais j'y participe quand même, bien entendu. J'aime beaucoup la pluie. [...] Quand je travaille, je vois l'eau tomber sur la mer. L'eau du ciel lave tout. Il ne reste que l'érotisme, le rêve, la mort, tout ce qui me tente.

Lucien Coutaud, Entretien avec André Parinaud, Galerie - Jardin des Arts, mai 1974.

Fragments de rêves, débris du réel, mêlés aux visions d'un poète, tel se présente dans sa continuité l'œuvre de Lucien Coutaud.

Jean Binder, Notes pour une exposition, 2004.

Le peintre le plus important a avoir travaillé sur la Côte fleurie, depuis Boudin et Monet.

Christophe Dauphin, de l'Académie Mallarmé, 2018.

Rappel : Dalí prend ses quartiers à La Rosière d'Artois à Nantes

L'Espace Dalí étant en travaux à Paris, la plus grande collection privée de France des œuvres de l'artiste espagnol a investi l'hôtel particulier La Rosière d'Artois. L'exposition cartonne et il vaut mieux réserver pour découvrir les montres molles et autres sculptures du maître.

Jusqu'au 31 mars, 35, rue de la Rosière-d'Artois, à Nantes. Du lundi au dimanche, de 10 h 30 à 19 h 30. Nocturne les jeudis et vendredis de 19 h 30 à 22 h 30 Tarifs : 8 € ou 6 € (réduit). Visites guidées : 12 €. Réservation en ligne sur expodalinantes.fr.

Enchères : Le Musée de l'Abbaye Ste-Croix s'adjuge au marteau deux Victor Brauner

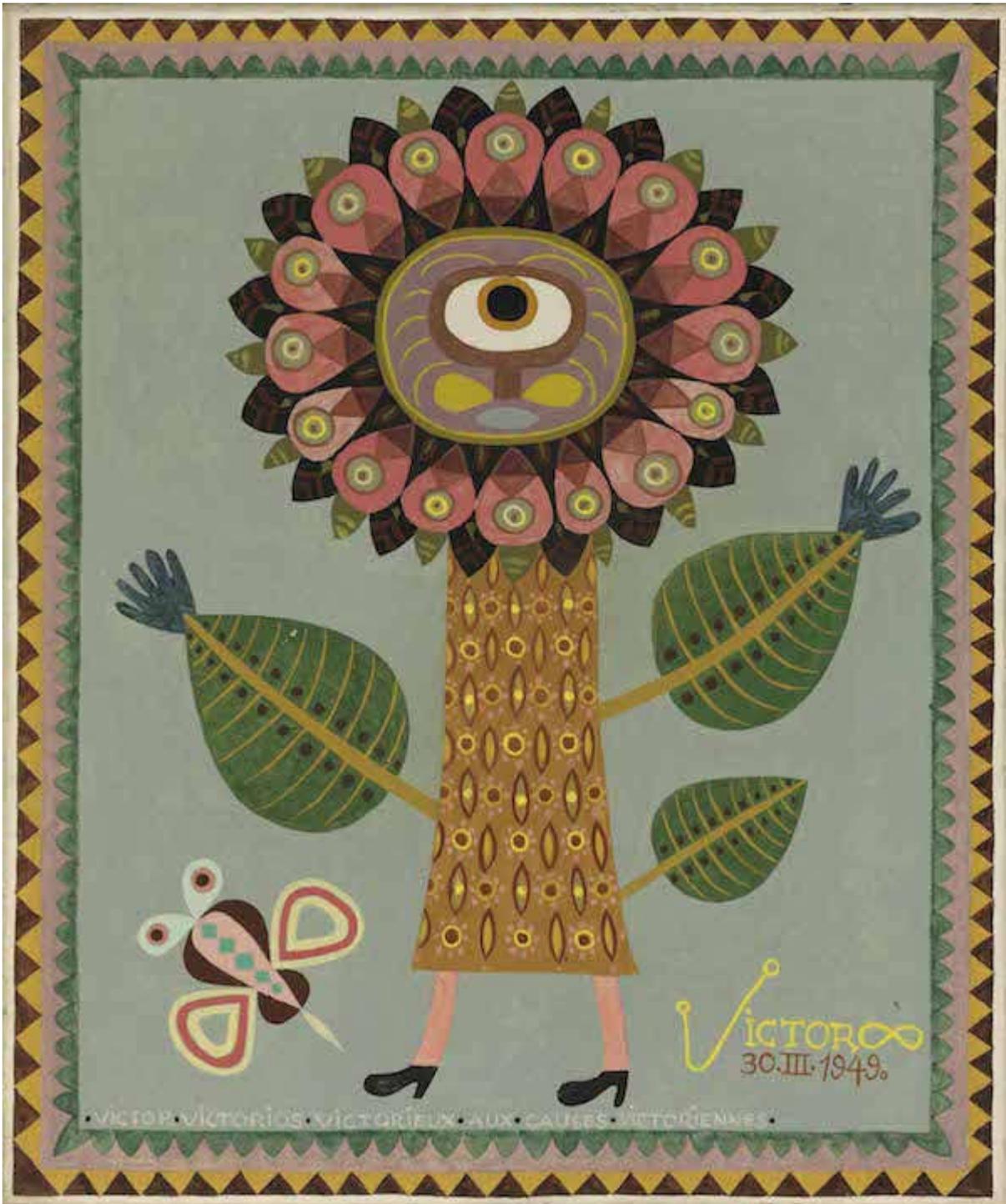
Auteur : [Le Reporter sablais](#) Dans [Art et Culture](#), [Les Sables d'Olonne](#), [NEWS](#), Vendée 8 mars 2018 0

Le Musée de l'Abbaye Ste-Croix s'adjuge au marteau deux Victor Brauner

<http://www.lereportersablais.com/le-musee-de-labbaye-ste-croix-sadjuge-au-marteau-deux-victor-brauner/>

La conservatrice en chef du Patrimoine et Directrice du Musée, Gaëlle Gaëlle Rageot-Deshayes, était au téléphone pour enchérir lors de la vente Christie's le 28 février dernier. Objectif ? Etre le meilleur enchérisseur pour deux pièces jugées indispensables pour compléter la collection des Onomatomanies que possède le Musée. Ce dernier en possédait en effet 17 sur les 37 existantes grâce à un don en 1987 de Jacqueline Brauner, épouse de l'artiste.

Il en a désormais 19 puisque le Musée a été l'enchérisseur le plus offrant pour « Victor Victorios victorieux aux causes victoriennees » parti à 55.000 £ (livre anglaise) et pour « Victor Victorios éperonné figuré du poisson d'honneur » parti à 65.000 £.



Victor Brauner / Causes victoriennes



Victor Brauner / Poisson d'Honneur

Victor Brauner, c'est l'un des deux artistes phares du Musée de l'Abbaye Ste-Croix des Sables d'Olonne avec Gaston Chaissac. Peintre du mystère, intégré au mouvement surréaliste d'André Breton, il est davantage connu à l'étranger encore que ne l'est Chaissac. Le Musée possède 55 de ses oeuvres dont 17 onomatomanies, réalisées en 1949 et léguées par la veuve de l'artiste.

Victor Brauner était roumain d'origine, il suivit les cours de l'Ecole des Beaux-Arts de Bucarest. Il vint à Paris vers 1924-25, puis y retourna en 1930 pour définitivement s'installer en France en 1938.

C'est grâce au Comité Brauner, mis en place par la veuve de Victor Brauner, Jacqueline, une entité bénéficiant de fonds destinés à la mise en valeur de son oeuvre, que le Musée a pu acquérir ces deux pièces maîtresses. En effet, une enveloppe de 200.000 € environ avait été fixée comme subventions afin que le Musée puisse procéder à ces acquisitions. Le coût global est d'environ 180.000€ soit 90.000€ environ pièce pour des estimation variant dans une fourchette de 30 à 57.000€.

Une opération « blanche » pour le Musée et la Ville des Sables d'Olonne qui se sont réjouis l'un comme

l'autre de cette extraordinaire opportunité de compléter les collections de ce Musée dont la collection de Victor Brauner est désormais considérée comme incontournable pour les amateurs de surréalisme.

On notera que c'est un ancien conservateur du Musée des Sables d'Olonne, Didier Semin, qui est l'un des grands spécialistes de cet artiste, et auteur d'une biographie de référence.

Des ventes régulières d'oeuvres de Brauner se produisent sur le marché de l'art, mais ces deux pièces avaient un attrait particulier car elles faisaient partie de la série des Onomatomanies: « Une saga autobiographique, une véritable généalogie du Moi, une histoire de la formation de la personnalité. (...) Libéré, Brauner fait une introspection. (...) Dans les Onomatomanies, tout est littéral, en prise directe avec les attentes du moi qui rêve de pouvoir et de reconnaissance, sexuelle notamment. C'est le solipsisme. »

Dans les titres des oeuvres, il redouble son prénom, ajoute donc un double à son intimité, pour mettre en scène des histoires qui sont autant de jeux.

Philippe Brossard-Lotz

Le Reporter sablais

PHOTO ART : SUPER MAN RAY

Par [Clémentine Mercier](#) Envoyée spéciale à Vienne — 9 mars 2018 à 19:06

http://next.liberation.fr/images/2018/03/09/art-super-man-ray_1635040

A Vienne, une exposition rend hommage au photographe américain. Mais plutôt que de s'attacher aux clichés iconiques, les pièces qui étonnent sont les dessins, collages et objets qui témoignent de ses expériences dadaïstes et surréalistes.



«Solarized Portrait of Lee Miller», 1929. Photo MAN RAY TRUST. Bildrecht, Wien, 2017

Si Man Ray a dessiné son premier bonhomme à l'âge de 3 ans et commencé à peindre à 5 - comme tout le monde d'ailleurs, il entretiendra toute sa vie une relation ambiguë avec la peinture, ainsi qu'on le constate au

Kunstforum de Vienne. L'espace d'exposition de la Bank Austria - premier groupe bancaire autrichien - situé au centre de la capitale, a rassemblé environ 200 œuvres pour honorer le plus célèbre photographe du XX^e siècle, à la faveur d'emprunts au Museum of Modern Art et au Whitney Museum de New York, au centre Pompidou et à la Collection Marion Meyer à Paris, ou à la Tate de Londres. Et parmi ces pièces, force est de constater que ce ne sont pas les photographies qui étonnent : assemblages, bricolages, collages, jeux d'échecs, inventions d'objets, sortes d'«installations» avant l'heure et films surréalistes ponctuent le parcours comme de nécessaires contrepoints à des images devenues si iconiques qu'on les retrouve, certes avec plaisir, mais pour mieux se ruer sur des aspects plus curieux de l'œuvre de l'Américain, né en 1890 à Philadelphie, et mort en 1976 à Paris.

Facéties. Dessins et peintures notamment éclairent l'habileté de l'artiste qui choisit, petit garçon, de se barbouiller le visage avec de la peinture de volets fraîchement peints en vert. S'il reçut une raclée par son père après cette séance de *body painting* destinée à effrayer sa mère, cela ne le dégoûta en rien de la peinture. Bien au contraire, disons qu'il la pratiqua avec une certaine distance et parmi bien d'autres techniques. En 1916, près de vingt ans après sa mémorable correction, Man Ray fait son autoportrait avec un assemblage d'objets hétéroclites : des sonnettes pour les yeux, un interrupteur pour la bouche, des lignes blanches pour ses sourcils touffus et une empreinte de main trempée dans de la peinture à la place du nez. Il photographie cette drôle de tête. Et comme le montre cet humoristique autoportrait accroché au début du parcours du Kunstforum, on voit que Man Ray, c'est un mélange savant de tout cela, objets, peinture, photos, animés par un esprit extrêmement singulier et surtout, dada... Marcel Duchamp avait sa propre définition pour décrire son fidèle ami : «*Man Ray : nom masculin, synonyme de joie, jouer, jouir.*» L'exposition viennoise illustre bien ces trois «j».

A New York, Man Ray l'anticonformiste gagne d'abord sa vie grâce au dessin technique. Aux murs de la première salle, des équerres, des cônes, des pièces de jeux d'échecs très proprement dessinées jouxtent ses premières peintures cubistes. Il étudie les mouvements et les ombres de danseurs dans un étonnant tableau réalisé à partir de papiers colorés. Au centre, un mobile d'une vingtaine de cintres en bois s'échappe d'une valise comme un nuage. Il y a de la magie surréaliste et de la dextérité dans le Man Ray des premières années. Sans compter ses facéties avec son copain Duchamp : Man Ray le photographe couvert de mousse blanche, une étoile rasée sur le crâne, la boule à zéro ou habillé en femme, Madame Rose Selavy.

Les deux compères jouent aussi aux échecs : on admire à Vienne de très beaux échiquiers en bois et en bronze. Ensemble, ils signent *Elevage de poussière* (1920), la photographie énigmatique d'une épaisse couche de poussière accumulée sur *le Grand Verre* de Duchamp. Plus loin, dans une salle majestueuse, des objets loufoques sont disposés en cercle : boîtes d'allumettes fourrées de petits trésors, un *Pain peint* (une baguette peinte en bleu), un métronome avec un œil qui bat la mesure et une machine à fumer, sorte de tuyau inutile dans lequel on peut souffler.

Il y a aussi *l'Enigme d'Isidore Ducasse*, un mystérieux objet emballé dans du tissu brun (c'est une machine à coudre), préfiguration de Christo et de Joseph Beuys - ces objets existent en plusieurs exemplaires, comme l'explique la commissaire Lisa Ortner-Krei.

Tout-Paris. «*Si j'avais eu le culot, je serais devenu un voleur ou un gangster, mais comme je ne l'ai pas fait, je suis devenu photographe*», plaisantait Man Ray, de son vrai nom Emmanuel Radnitsky. «L'homme aux rayons» devient photographe professionnel lorsqu'il s'installe à Paris en 1921. D'abord expert en reproduction de tableaux, il exerce surtout dans la mode et fait le portrait du tout-Paris : Gabrielle Chanel, Pablo Picasso, Tristan Tzara, Jean Cocteau, Georges Braque... Bien plus tard, en 1968, il immortalise la jeune Catherine Deneuve, avec des boucles d'oreilles en spirale. Amateur d'expérimentations, Man Ray signe de sublimes portraits solarisés de Meret Oppenheim, Dora Maar, André Breton ou Lee Miller, à la fois élève, modèle et amoureuse avec qui il peaufine la technique de la solarisation. Dans *la Prière* (titre très ironique), la jeune femme nue et accroupie fait mine de cacher son ravissant postérieur. On voit aussi, bien sûr, la légendaire Kiki de Montparnasse dans des portraits aux sourcils rasés où elle ressemble à la Castafiore. Pour Man Ray, elle se prête à des poses carrément pornographiques dans un album réalisé avec Louis Aragon et Benjamin Péret.

A Vienne, manque à l'appel le célèbre tableau des lèvres rouges dans le ciel (*A l'heure de l'observatoire - les Amoureux*), resté chez un collectionneur grec. On se console avec *la Fortune*, une table de billard surplombée par des nuages multicolores. Malgré son habileté photographique, Man Ray revient sans cesse à la peinture sans y trouver une véritable signature. Mais il n'en avait cure, car il se fichait pas mal des commentaires. Il aimait dire que tous les critiques mériteraient d'être assassinés.

Man Ray au Kunstforum de Vienne (Autriche). Jusqu'au 24 juin. Rens. : Kunstforumwien.at

Conférence : Le surréalisme à Genay (69730)

« Ceci n'est pas une pipe ». C'est une des représentations de la « révolution totale de l'objet » qu'insufflé André Breton dans les années 30, scellant une alliance entre l'inconscient et la création.

Vendredi 30 mars, 20h, Salle des Genêts d'Or, rue de la Gare, Genay.

Tarif 6€. Contact et réservation : contact@arts-genay.fr

Séminaire : Aragon-Elsa Triolet : Trajectoires sociolittéraires et médiatiques

L'Équipe de Recherche Interdisciplinaire Elsa Triolet / Aragon (ÉRITA) a le plaisir de vous convier à son séminaire le samedi 17 mars 2018 :

Aragon-Elsa Triolet : Trajectoires sociolittéraires et médiatiques

10 h - Communication de Kaoutar Harchi, chercheure post-doctorante au Labex CAP, département de la recherche du musée du Quai Branly : « Penser par cas : approche sociologique de la trajectoire de consécration littéraire d'Elsa Triolet »

Dans le cadre de cette communication seront identifiées les modalités de légitimation littéraire d'Elsa Triolet, notamment au moment de l'obtention du Prix Goncourt, puis seront observés les effets de ce prix sur sa carrière littéraire. Seront notamment mobilisées une sociologie littéraire et une approche genrée.

14 h - Communication d'Alexandra Vasic, Université Paris 13 : « La mort de Louis Aragon dans la presse : anamorphoses du vivant, le passé revisité. »

Aragon meurt dans la nuit du 23 au 24 décembre 1982. Ses funérailles sont organisées en grande pompe par le Parti communiste français le 28 décembre, au siège du Parti, à Paris. Pendant près d'une semaine, la presse traite de l'événement : les nécrologies littéraires qui lui sont consacrées accueillent des portraits et des récits de vie très contrastés. Ceux-ci révèlent à la fois la complexité d'une œuvre et d'une vie foisonnantes, mais aussi des positionnements idéologiques très tranchés.

Tandis que certains chroniqueurs sacrent l'écrivain et l'inscrivent d'emblée au patrimoine de la littérature nationale, faisant le pari de la postérité, d'autres renversent la stèle et profanent la tombe. Aussi s'agira-t-il tout d'abord d'étudier la diversité des représentations d'Aragon au lendemain de sa mort avant de réfléchir aux codes même de la nécrologie qui sont ici mis à l'épreuve.

Lieu : Université Paris Diderot – Paris 7 Halle aux Farines, salle 166 E, hall C, 1er étage, 15 esplanade Pierre Vidal-Naquet 75013 Paris

Métro Bibliothèque François-Mitterrand (ligne 14)

Le séminaire est ouvert à tous.

Il sera précédé de l'Assemblée générale de l'ÉRITA (pour l'année 2017) réservée aux adhérents, à 9h.

Agenda

Magritte	ATOMIUM Square de l'Atomium, 1020 Bruxelles	21 septembre 2017	10 septembre 2018
COBRA La Couleur spontanée	Musée de Pont-Aven	10 mars 2018	10 juin 2018
Los Modernos. Dialogue France/Mexique	Musée des Beaux-Arts de Lyon 20 place des Terreaux - 69001 Lyon tél. : +33 (0)4 72 10 17 40 www.mba-lyon.fr	2 décembre 2017	05 mars 2018
Giovanna, poésie, peinture et performances	APRES à La Halle Saint-Pierre Paris	14 avril de 15h30 à 18h	14 avril de 15h30 à 18h
Journée d'étude sur les Langages du surréalisme animée par Henri Béhar et Françoise Py	APRES à La Halle Saint-Pierre Paris	12 mai 2018 de 10h30 à 18h	12 mai 2018 de 10h30 à 18h
Restrospective Alberto Giacometti	Pavillon Pierre Lassonde du MNBAQ Musée National des Beaux-Arts du Québec 179 Grande Allée Ouest Québec (Québec) G1R 2H1 - Canada Téléphone : 418 643-2150 Sans frais : 1 866 220-2150	8 février 2018	13 mai 2018
Monique Sebbag : Quatre femmes de tête : Claude Cahun, Leonor Fini, Meret Oppenheim et Toyen	APRES à La Halle Saint-Pierre Paris	3 juin 2018 de 15h30 à 18h	3 juin 2018 de 15h30 à 18h
Man Ray 14.02. - 24.06.2018	Bank Austria Kunstforum Wien Freyung 8 1010 ViennaAustria T: (+43 1) 537 33 26 F: (+43 1) 537 33 27 E: office@kunstforumwien.at	14.02.2018	24.06.2018
Lucien Coutaud, Les années du Cheval de Brique 1952-1977	Musée de Trouville-sur-Mer Villa Montebello	17 mars 2018	3 juin 2018

Bonne semaine,
Henri Béhar : [hbehar \[arobase\] univ-paris3.fr](mailto:hbehar@univ-paris3.fr)
<http://melusine-surrealisme.fr/henribehar/wp/>

Site Mélusine /<http://melusine-surrealisme.fr/wp>

Pour envoyer un message à tous : melusine@listes.univ-paris3.fr

La Liste Mélusine, comme le site Mélusine
[\[http://melusine-surrealisme.fr\]](http://melusine-surrealisme.fr),
 est une production de l'APRES
 (Association pour l'étude du surréalisme
 présidée par Henri Béhar)

Semaine 11



Sommaire

Les activités de l'APRES pour l'année 2018	1
Article : Pour une lecture automatique du <i>Manifeste du surréalisme</i> (1924) par H. Béhar	2
Conférence le « Hasard objectif » par G. Sebbag le 21 mars à 19 h au musée TEA.....	3
Séminaire : Aragon / André Masson dans Les Lettres françaises (Paris).....	3
Présentation- rencontre : le 27 mars 2018, à 19h, espace Harmattan, Richard Spiteri présentera son livre : <i>Benjamin Péret : travail en chantier</i> , 2017	5
Parutions :	6
Michel REMY, <i>Eileen Agar, Dreaming oneself awake</i> , Londres, Reaktion Books, 2017 (224 p., 160 illustrations dont 130 en couleurs.).....	6
N° 23° numéro de la revue <i>Recherches en Esthétique</i> sur le thème "Art et action"	7
n°7 La moitié du fourbi	8
Exposition : René Char en Avignon	8
Archive sonore : Apollinaire lisant <i>Le Pont Mirabeau</i>	10
Trop tard	11
Agenda.....	14

Les activités de l'APRES pour l'année 2018

<http://melusine-surrealisme.fr/wp/?p=2396>

(sous réserve de modification)

Samedi 12 mai (10h30 – 18h) : Journée d'étude sur les Langages du surréalisme animée par Henri Béhar et Françoise Py

10h30 – 11h30 : **Pierre Taminiaux** : Paul Nougé ou le langage surréaliste du hasard.

11h30 – 12h30 : **Valeria Chiore** : Gaston Bachelard et le surréalisme : Lautréamont, Albert Flocon, Octavio Paz.

14h – 15h45 : **Le caractère performatif du langage surréaliste roumain** par **Wanda Mihuleac** :

- **François Poyet** (membre du groupe lettriste) performance participative avec le public autour d'un texte inédit d'Isidor Isou.

- Performance par **Ioana Tomsa** avec le texte *Cabaret Dada* de Matei Visniec.

- Projection du film *Go* avec un groupe d'artistes roumains : **Wanda Mihuleac, Iosif Kiraly, Dan Mihaltianu, Theodor Graur et Marilena Preda Sanc.**

- Performance par **Bonnie Tchien Hy** (directrice du « cabaret des performances », Paris), **Guy Chaty & Urmuz.**

16h – 17h30 : **Gellu Naum, poète surréaliste roumain.**

- Table ronde animée par **Michel Carassou** avec **Sébastien Reichmann** (son traducteur en français), **Petre Releanu, Nicolas Trifon et Marina Vanci-Perahim.**

- Récital : **Jacques-Marie Legendre et Philippe Raynaud.** Verre de l'amitié.

Les trois Journées d'étude sont organisées avec le concours de l'université Paris 8, Laboratoire Arts des Images et Art Contemporain (AIAC), équipe de recherche Esthétique, Pratique et Histoire des Arts (EPHA).

Samedi 2 juin (15h30 – 18h) : Monique Sebbag : Quatre femmes de tête : Claude Cahun, Leonor Fini, Meret Oppenheim et Toyen. Lectures par Charles Gonzales.

Halle Saint-Pierre, auditorium, 2 rue Ronsard, métro Anvers. **Entrée libre.**

Deux événements par Charles Gonzales marquent ce premier trimestre de l'année 2018.

- Charles Gonzales se produit tous les lundis du 8 janvier au 30 avril à 19 h au Théâtre de poche, 75 bd du Montparnasse, dans un spectacle-performance intitulé : *Charles Gonzales devient Camille Claudel* (1 h 10)
Charles Gonzales, écrivain, comédien et metteur en scène, auteur d'un très bel essai sur Artaud, *Récit d'une noce obscure* (La Feuille de thé, 2013, pratique un véritable « théâtre de la cruauté ». Dans ce spectacle, où il est à la fois l'unique acteur, l'auteur et le metteur en scène, il incarne Camille Claudel, dans l'esprit d'Artaud et du théâtre nô. C'est une véritable performance scénique sur la folie en proie à l'enfermement et à l'incompréhension. Il s'agit pour le comédien, à travers les lettres de Camille, de « donner voix à l'ombre de cette femme ensevelie dans le silence, faire résonner son corps à l'air libre du théâtre jusqu'au bout de son âme, jusqu'au bout de l'absence ». De ce spectacle qui fut donné au Festival off d'Avignon, Mathilde La Bardonnie a écrit dans *Libération* : « Un solo de théâtre en forme de miracle, un cadeau bouleversant ».
- Charles Gonzales met également en scène « La Voix humaine » de Cocteau, tous les lundis et mardis à 19 h 30, de janvier à mars, au Théâtre de la Contrescarpe, 5 rue Blainville, Paris, 5e. Dans ce spectacle où Yannick Roger joue seule, participent musique, son et vidéo et, à l'image, Monique Dorsel. La pièce de 1930 de Cocteau, dans une mise en scène totalement actuelle, nous paraît vraiment contemporaine. Cocteau notait, à propos de « La Voix humaine » : « Non seulement le téléphone est parfois plus dangereux que le revolver, mais aussi son fil méandreux pompe nos forces et ne nous donne rien en échange. J'ai écrit cet acte comme un solo de voix humaine pour une actrice [ou cantatrice]. »

Vous retrouverez Charles Gonzales à la Halle Saint-Pierre, [presque] chaque deuxième samedi du mois, dans les rencontres en surréalisme animées par Françoise Py où il nous fait l'amitié de dire et d'incarner les textes.

Article : Pour une lecture automatique du *Manifeste du surréalisme* (1924) par H. Béhar

<http://melusine-surrealisme.fr/henribehar/wp/?cat=79>

Conférence le « Hasard objectif » par G. Sebbag le 21 mars à 19 h au musée TEA



Avda. San Sebastián 10
38003 Santa Cruz de Tenerife
Tenerife. Canarias

922 849 090
tea@tenerife.es
www.teatenerife.es





Robert Disraeli, *Unitidá (Photogram of rolled paper)*, ca. 1929

salón de actos [+INFO]

> Miércoles 21 de marzo a las 19:00 h
> A cargo de Georges Sebbag

Conferencia

El azar objetivo

Actividad complementaria a la exposición
"EL AZAR OBJETIVO. Fotografía de vanguardia en la Colección COFF"






De acuerdo con la Ley Orgánica 15/99, de 13 de diciembre, de protección de Datos de Carácter Personal, el usuario podrá ejercer sus derechos de acceso, rectificación, cancelación y oposición, enviando un mail a "tea@tenerife.es" indicando en el asunto del mensaje "Datos personales".

Conférence par Georges Sebbag, le « Hasard objectif » le mercredi 21 mars au musée TEA (Tenerife Espacio de las Artes).

Cette conférence précède le vernissage d'une exposition de 100 photos intitulée : " Le Hasard objectif / Photographie d'avant-garde dans la collection COFF".

L'exposition, se tient au TEA du 22 mars au 15 juillet.

El azar objetivo. Fotografía de vanguardia en la Colección Ordóñez-Falcón de Fotografía



TEA Tenerife Espacio de las Artes inaugura el jueves 22, a las 20:00 horas, *El azar objetivo. Fotografía de vanguardia en la Colección Ordóñez-Falcón de Fotografía*. La muestra, comisariada por Georges Sebbag, se podrá visitar en este centro de arte hasta el 15 de julio, de martes a domingo de 10:00 a 20:00 horas.

<https://teatenerife.es/expo/el-azar-objetivo-fotografia-de-vanguardia-en-la-coleccion-ordonez-falcon-de-fotografia>

Séminaire : Aragon / André Masson dans Les Lettres françaises (Paris)

Information publiée le 13 mars 2018 par [Romain Bionda](#) (source : [Luc Vigier](#))

Le 7 avril 2018

Paris, ENS, 45 rue d'Ulm, salle des Résistants

L'équipe Aragon de l'ITEM (dir. Luc Vigier) a le plaisir de vous convier au séminaire « Aragon,

André Masson, et les arts dans *Les Lettres françaises* » :

Séminaire organisé et animé par Alice Lebreton (Université de Poitiers, Equipe Aragon).

Nous connaissons les relations entre le peintre André Masson et André Breton (amitié tumultueuse), entre André Masson et Michel Leiris (depuis le temps de la rue Blomet, le *Journal* de Leiris fait de l'artiste l'un de ses personnages principaux), ou encore celle d'André Masson et Georges Bataille (leur questionnement sur le désir et la collaboration autour de la revue *Acéphale*). Mais l'on connaît sans doute moins la relation entre ces deux surréalistes de la première heure que sont Aragon et André Masson. Où trouver en effet trace d'un dialogue entre eux depuis le temps du surréalisme et la dédicace au peintre du récit d'Aragon *Le Paysan de Paris* et leur collaboration autour de la nouvelle érotique du *Con d'Irène* en 1928 jusqu'à la *Cantate à André Masson* publiée en 1979 ?

Réponse : dans le journal culturel *Les Lettres françaises*, issu de la Résistance. Journal au sein duquel Aragon prend ses premières responsabilités officielles dans le cahier intérieur « Tous les arts » en 51, avant d'en prendre la direction en février 53.

Depuis l'amitié surréaliste jusqu'à la valorisation du geste du dessin et de l'esquisse d'André Masson dans *Les Lettres françaises*, depuis le surréalisme jusqu'à l'époque du « Mentir-Vrai », ce séminaire tente de remonter à l'obsession esthétique et philosophique du « mouvement perpétuel », où *Les Lettres françaises* constituent tout à la fois un lieu de critique et d'invention.

Matinée :

9h45-10h : présentation des intervenants et de la journée par Alice Lebreton.

10h-10h-40, Alice Lebreton : "*Les Lettres françaises* : lieu du mouvement perpétuel de l'échange et de l'invention entre Aragon et André Masson.

10h45-11h25, Raphaëlle Herout : "Aragon, Masson et la préoccupation de l'écriture dans *Les Lettres françaises*".

11h25 à 12h : temps de discussion.

12h : déjeuner

Après-midi :

13h30 - 14h10 : William Jeffett : « Leiris, Masson, Picasso and Tauromachie within the context of *Les Lettres françaises*. » (communication en anglais).

14h10- 14h30 : discussion.

14h35-15h25 : entretien avec Jean Ristat.

15h25-15h55 : questions du public à Jean Ristat.

16h-16h30 Lecture publique de Sonia Masson de poèmes d'Aragon.

Entrée libre dans la limite des places disponibles.

RESPONSABLE :

Alice Lebreton / Luc Vigier / ITEM

URL DE RÉFÉRENCE

<http://louis-aragon-item.org/seminaire-du-7-avril-2018-aragon-andre-masson-dans-les-lettres-francai-a138795330>

ADRESSE

Paris, ENS, 45 rue d'Ulm, salle des Résistants

Présentation- rencontre : le 27 mars 2018, à 19h, espace Harmattan, Richard Spiteri présentera son livre : *Benjamin Péret : travail en chantier*, 2017



Richard Spiteri présentera son livre : *Benjamin Péret : travail en chantier*, 2017".

A l'espace Harmattan, 21 bis rue des Ecoles, Paris 5e, le 27 Mars à 19h,
 en présence de François Soulages, professeur à l'Université de Paris8 Vincennes Saint-Denis et
 éditeur de la coll. Eidos série Retina chez l'Harmattan.

Dans ce livre consacré à Benjamin Péret, l'approche intertextuelle sert d'outil pour lire l'écriture automatique.

La production poétique de Péret au Mexique incite à convoquer Paalen, Breton et Aragon - malgré lui. Alors se crée un dialogue entre Péret et des poètes comme Perse, Fargue et Baudelaire. Parmi les lecteurs enthousiastes de Péret, se comptent Robel et Patri dont les rapports avec Péret sont étudiés ici. Et l'on comprend pourquoi le poète se laisse inspirer par Caillois et Mabille. Ces échanges avec des poètes et des intellectuels révèlent un autre visage de Péret, celui d'un créateur, d'un lecteur et d'un interlocuteur passionné.

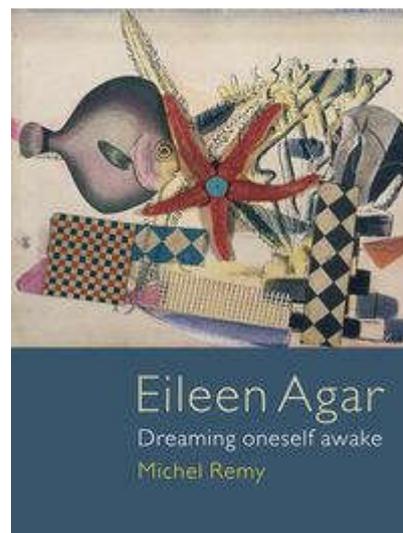
Richard Spiteri est professeur de littérature française à l'université de Malte. Il est l'auteur de deux livres sur Péret : *Exégèse de Dernier malheur dernière chance de Péret* (L'Harmattan, 2008) et *L'Imaginaire dans la poésie de Péret* (EUE, 2010)

Table des matières

Introduction — Impasses et issues	5
Visages multiples d'une œuvre	
Ch. 1. Péret, Freud & Frazer	11
Ch. 2. « Quatre ans après le chien » ou le prélude à l'amour sublime	19
Ch. 3. Le conte <i>Le Dégel</i> & le poème « L'Éclat de l'acier »	29
Ch. 4. Péret, les androïdes & le théâtre	41
Ch. 5. <i>Des cris étouffés</i> - Prolongement du chant VI d' <i>Exil</i> de Saint-John Perse par l'intermédiaire (possible) de Caillois	51
Ch. 6. Fargue & Péret : deux piétons de Paris & de l'ailleurs	63
Ch. 7. La réception de l'œuvre de Péret. L'exemple d' Aimé Patri	79
Frontière mexicaine	
Ch. 8. Ressemblances textuelles entre Péret & Desnos	91
Ch. 9. Autour de <i>Dyn</i> . Le dialogue entre Péret & Paalen	99
Ch. 10. Péret, disciple de Mabille ?	109
Ch. 11. La Correspondance entre Péret & Mabille	121
Ch. 12. Note sur les manuscrits de Péret dans les archives de Kurt Seligmann	133
Ch. 13. Péret & Aragon : de la révolution à l'ironie	137
Ch. 14. Péret & la silhouette de Baudelaire	151
Ch. 15. Sources & structure d' <i>Air mexicain</i>	165
Conclusion — Une œuvre à découvrir	183
<i>Première publication des chapitres</i>	187

Parutions :

Michel REMY, *Eileen Agar, Dreaming oneself awake*, Londres, Reaktion Books, 2017 (224 p., 160 illustrations dont 130 en couleurs.)



Née à Buenos-Aires en 1899 et, selon sa formule, "née à nouveau à Paris rue Schoelcher" en 1928, Eileen Agar est la plus importante des femmes surréalistes anglaises dont le travail réalise la synthèse entre les deux grands mouvements artistiques du 20ème siècle, le cubisme et le surréalisme. Cette monographie (la première sur Agar) passe en revue les différents épisodes de sa vie, son évolution, ses rencontres, sa liaison avec Paul Nash puis Paul Eluard et sa fidèle participation au surréalisme d'abord anglais puis international.

De sa phénoménale production de tableaux, collages, objets et photographies émergent un puissant processus mythopoétique ainsi qu'un humour réjouissant, une poésie subtile, une fusion de l'animal, du végétal et du minéral, une subversion des lois de la réalité et la célébration de la féminité. N'en déplaise à certain(e)s critiques, l'indépendance d'esprit et la liberté d'imagination d'Eileen Agar protestent de la vive et active présence des femmes dans le mouvement surréaliste. Michel Remy est l'autorité internationale sur le surréalisme en Angleterre (Voir son *Surrealism in Britain*, Londres, 2001 et son *Treizième Coup de Minuit*, anthologie de la poésie surréaliste en Angleterre (Manchester, 2013)

voir www.reaktionbooks.co.uk

Table des matières:

- 1 - Preface
- 2 - Leaving the terrain of representation (1899-1931)
- 3 - Approaching the shores of objective chance (1931-1936)
- 4 - Facing the crisis of the object(1936-1940)
- 5 - Welcoming the eternal return of magic(1940-1953)
- 6 - Dreaming oneself awake (1953-1991)
- 7 - Conclusion
- Appendix, Chronology, Selected exhibitions, Bibliography

N° 23° numéro de la revue *Recherches en Esthétique sur le thème "Art et action"*

Caractéristiques du numéro : format 21 x 29,7 cm, 262 pages plus un cahier couleur de 8 p.

Editorial

La création artistique, envisagée à la fois comme pensée et comme acte, est liée à la notion d'action. Lors de la création, la pensée et le corps sont tous deux convoqués. L'action est ce qui donne naissance à l'œuvre, elle est un acte producteur de quelque chose qui n'existait pas auparavant.

Le geste peut être retenu, précis, même infime, ou peut au contraire engager totalement le corps de l'artiste comme dans les gestes de destruction d'Arman donnant lieu à ses célèbres *Colères*, ou encore dans les performances de Murakami Saburō (membre fondateur du groupe japonais Gutai) traversant de grandes feuilles de papier successives tendues sur cadres.

À partir des années 1960, les artistes plaçant le corps au centre de leur création furent nombreux. Les Actionnistes viennois ou les artistes du Body Art actualisèrent et radicalisèrent le recours au corps, devenant support malmené, maltraité, mis à l'épreuve, parfois jusqu'aux limites du risque, jusqu'à l'ultime.

Si l'action concerne donc le créateur, elle peut également concerner l'œuvre elle-même. En effet, certaines produisent une action, elles agissent, accomplissent un mouvement. Tel est le cas, par exemple, des cercles en rotation de Marcel Duchamp filmés en 1926 (*Anemic Cinema*, by *Rrose Sélavy*), des machines animées de Jean Tinguely, en particulier ses machines à dessiner nommées *Méta-Matics*, ou encore les œuvres d'art cinétique dont une partie est en mouvement grâce à l'intervention d'un moteur, du vent ou de l'action du spectateur.

L'action peut également impliquer le public. Le spectateur traditionnellement considéré comme passif, du moins cantonné à son statut de récepteur de l'œuvre, peut à son tour devenir actif comme dans le cas de pratiques qui le sollicitent, au point de l'intégrer dans le dispositif de création, voire en faire un moteur de celle-ci. Le public change alors de statut et devient acteur. Évoquons les œuvres d'art interactives qui font appel au spectateur et qui réagissent en fonction d'un environnement ou de l'action du public. Ces installations ont généralement recours à l'informatique et à des capteurs. Le public et la machine sont dans un dialogue en temps réel qui contribue à créer une œuvre d'art.

Frank Popper dans *Art, action et participation* faisait remarquer que depuis les années 1965 la notion d'environnement et les pratiques artistiques qui en sont issues avaient pris beaucoup d'ampleur, et que conjointement, la participation du spectateur était devenue de plus en plus importante. Depuis, la tendance soulignée par Frank Popper s'est confirmée et développée. Au tournant du XXI^e siècle, l'on observe des pratiques, des « gestes artistiques » qui débordent nettement du cadre artistique habituel pour s'engager dans des actions collectives, participatives, souvent en lien avec des questions sociétales, voire politiques, où chacun participe à et de l'évènement, brouillant ainsi la frontière traditionnelle entre le créateur et le public. Il s'agit souvent de pratiques éphémères qui échappent au monde de l'art institutionnalisé, transgressent les codes traditionnels de l'art et obligent sans cesse à redéfinir les notions d'art et d'œuvre d'art.

Dominique Berthet

Sommaire

Éditorial : Dominique BERTHET

I – Création et action

Marc JIMENEZ, entretien avec Dominique BERTHET, *L'art-action : entre praxis et performatif*

Frank POPPER, *Actions créatrices*

Christian RUBY, *L'inachevable exercice esthétique*

Martine BOUCHIER, *L'esthétique en action*

Christophe GENIN, *Le temps de l'action*

Dominique BERTHET, *Création, corps et action*

Isabel NOGUEIRA, *Art, action et non-action* : « I would prefer not to »

II – Cinéma, photomontage, littérature

Dominique CHATEAU, *L'action poétique et l'action structurelle. Notes sur un film de Youssef Chahine : Le Caire, raconté par Youssef Chahine (1991)*

Valentine PLISNIER, *L'art africain : de la réception esthétique à l'action politique dans le photomontage. Hannah Höch, Mieczyslaw Berman et Maud Sulter : trois artistes, trois époques*

Samia KASSAB-CHARFI, *Visions de l'art aux antipodes : Pascal Quignard et Marguerite Yourcenar*

III – Figures de l'action

Marie-Noëlle SEMET, *Le geste artistique mis en scène : éclat de l'action, actions en éclats*

Aline DALLIER, *Art et actions féministes*

Frédéric LEFRANÇOIS, *De la performance à la re-performance : échos de corps en action* Christophe VIART, *Figures de l'attente*

Hugues HENRI, *Brésil, 1960-2010 : approches du corps à l'œuvre, avec implications du public*

Marion HOHLFELDT, *Venez créer vous-mêmes. L'art action dans l'œuvre de Jean Tinguely au tournant des années 1960*

Hélène SIRVEN, *Action lente. L'Œuf de Poincheval*

Claire CHESNIER, entretien avec Mathieu FRANÇOIS du BERTRAND, *La magnitude du geste*

IV – Art et actions dans la Caraïbe et à la Réunion

Aude-Emmanuelle HOAREAU, *Jack Beng-Thi : sculpter le corps du soulèvement*

Patricia DONATIEN, *Mendive : les pouvoirs de l'action artistique rituelle*

SENTIER, *Quelques considérations à propos des champs d'action des artistes à la Martinique*

Marvin FABIEN, *Festival International d'Art Performance (FIAP) 2017. La projection multiple de l'œuvre en action : la place des nouveaux médias dans l'art performance*

Scarlett JESUS, *Les fresques murales de B Bird ou quand l'art fait le mur*

Marvin FABIEN, entretien avec Dominique BERTHET, *Culture Bouyon et nouveaux médias*

V – NOTES DE LECTURE

n°7 La moitié du fourbi

JPM ose suggérer quelque publicité pour

N°7 : Parution le 10 avril 2018

Disponible en ligne en précommande jusqu'au 1^{er} avril
au tarif exceptionnel de 12,00 €/ex., frais de port réduits.



Clémentine Mélois / *L'œil de l'Oulipo : Voyages divers* Pierre Senges / *Estoc* Anthony Poiradeau / *Pour en finir avec les trous de mémoire* Camille Loivier / *Traduire, en position de coquillage* Laure Limongi / *Le grain de la langue* Léo Henry / *Lingua ignota, conlanging & fantasy* Tristan Felix (*texte, dessin, photo*) / *Baiser la langue* Xavier Person / *Who will perceive, when life is new?* Nolwenn Euzen / *Cogner dans les angles morts* Hugues Leroy / *Tweets à un jeune poète* Belinda Cannone / *Écrivain public* Zoé Balthus / *Conversation avec Pascal Quignard (dessin de Paul de Pignol)* Adam David / *10 silences* Anne Maurel / *Au bout de la langue, l'image* Frédéric Fiolof / *Expirations*

Anne-Françoise Kavaueva / *Perec, langue au chat* Fidelia Rubio Muto / *Le coup de l'alphabet* Laure Samama (*texte et photos*) / *Mille-Mains* Ryoko Sekiguchi & Déborah Pierret Watanabe (*traduction*) / *Le bonze et la langue — Le moine Kyōkai (fin VIII^e/début IX^e siècle)* Sabine Huynh / *Une grotte sombre au bout du monde.*

Exposition : René Char en Avignon

<https://angladon.com/agenda/>



René Char L'homme qui marche
dans un rayon de soleil
du 23 mars au 10 juin 2018
Musée Angladon | Bibliothèque Ceccano
Collection Jacques Doucet | Avignon Bibliothèques
En partenariat avec la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet - Paris



Une exposition consacrée à René Char se tiendra à Avignon du **23 mars au 10 juin 2018**. Réalisée en partenariat avec la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, à partir des manuscrits et livres du fonds René Char de la BLJD et de prêts consentis par Marie-Claude Char, l'exposition se déclinera en deux lieux voisins, le Musée Angladon et la Bibliothèque Ceccano.

Le commissariat de l'exposition a été assuré par Isabelle Diu et Christophe Langlois (BLJD) ; Lauren Laz (Musée Angladon) ; Isabelle Dimondo, Nadine Foissac et Karine Klein (Bibliothèque Ceccano).

Archive sonore : Apollinaire lisant *Le Pont Mirabeau*



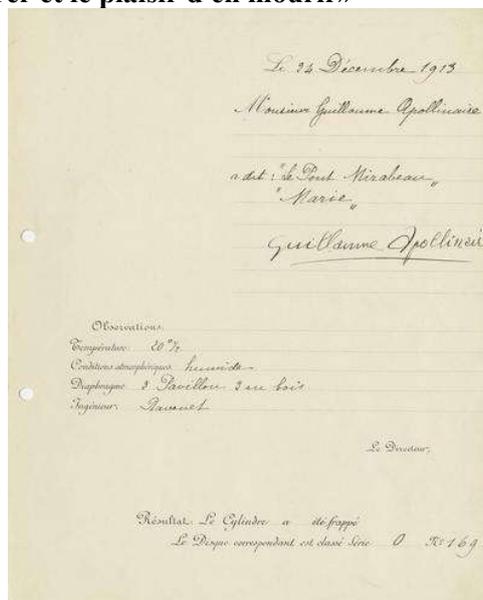
Une archive centenaire donne à entendre Apollinaire lisant *Le Pont Mirabeau* et *Marie*

Par Noémie Lévy Publié le 17/03/2018 à 08:00

<http://www.lefigaro.fr/culture/2018/03/17/03004-20180317ARTFIG00008-une-archive-centenaire-donne-a-entendre-apollinaire-lisant-le-pont-mirabeau-et-marie.php>

«Sous le pont Mirabeau coule la Seine.» Le vers est aussi célèbre que son auteur, Guillaume Apollinaire. France Culture a diffusé un document radiophonique précieux, enregistré le 24 décembre 1913, par temps «humide», selon la fiche consultable sur Gallica, le site de la Bibliothèque nationale de France. Le son, certes lointain, donne à entendre la voix d'Apollinaire, lui-même, lisant deux de ses poèmes extraits du recueil *Alcools* publié en 1913: *Le Pont Mirabeau*, suivi de *Marie* - poèmes se référant à la figure de la peintre Marie Laurencin, compagne d'Apollinaire entre 1907 et 1912.

Apollinaire «chante la joie d'errer et le plaisir d'en mourir»



Fils naturel d'un prince italien, il vit aux côtés de sa mère et de son jeune frère sur la Côte d'Azur. Bien

qu'étant un élève brillant, Guglielmo Alberto Wladimiro Alessandro Apollinaire de Kostrowitzki, que tout le monde appelle Wilhelm, quitte le lycée pour une vie de bohème, avant de devenir précepteur de français. Il part alors en Rhénanie aux côtés de la famille de la vicomtesse de Milhau. Rentré à Paris, il se découvre une réelle passion, l'écriture, qu'il se plaît à exercer en vue de publications: poèmes et articles. Dès lors s'ensuivent quelques rencontres prometteuses: Alfred Jarry, Max Jacob, Pablo Picasso... Parallèlement à son travail de banquier, Apollinaire crée *Le Festin d'Esope*, revue consacrée à la poésie. Écrivain de l'avant-garde, il publie plusieurs recueils de poèmes, *Alcools*, *Le Poète assassiné*, *Calligrammes*. Son ouvrage *Les Mamelles de Tirésias*, drame surréaliste, fournit à André Breton le nom même du mouvement qui perdurera par la suite. Après avoir été enrôlé dans le conflit de 1914-18, il est blessé par un éclat d'obus le 17 mars 1916. Il meurt de la grippe espagnole dont l'épidémie ravage l'Europe, le 9 novembre 1918.

«Alcools», à l'aube d'un monde nouveau

Alcools marque un tournant dans la poésie du XXe siècle et brise les carcans du surréalisme. Publié en 1913, c'est un recueil composé de poèmes parus entre 1898 et 1912. Après avoir assisté à la lecture de *La prose du transsibérien* de Blaise Cendrars, texte poétique sans signe de ponctuation, dont la publication est néanmoins postérieure à *Alcools*, Apollinaire aurait décidé de reprendre à son compte cette idée.

Aussi Apollinaire écrit-il en 1913, en réponse à un article d'Henri Martineau : «Pour ce qui concerne la ponctuation je ne l'ai supprimée que parce qu'elle m'a paru inutile et elle l'est en effet ; le rythme même et la coupe des vers voilà la véritable ponctuation et il n'en est pas besoin d'une autre».

Apollinaire lit «Le Pont Mirabeau», suivi d'un autre poème du recueil «Alcools», «Marie»

Le Pont Mirabeau, paru dans le dernier numéro de la revue Les Soirées de Paris en février 1912 puis repris en 1913 dans son recueil *Alcools*, fait allusion à sa rupture avec Marie Laurencin. Le pont Mirabeau, le lieu évocateur de l'amour, situé à Auteuil, fut emprunté par le poète lorsqu'il rentrait de chez Marie Laurencin. La répétition mélodieuse et quelque peu incantatoire du refrain rapproche le texte d'une litanie. Le poète y évoque l'eau qui «s'en va» déferlante métaphore de la fuite inexorable du temps. Le spleen règne, l'eau est ainsi «lasse» comme le poète.

Quant à Marie, le poème est composé comme une ode à l'amour. Il s'inscrit ainsi dans un registre lyrique voire mélancolique car «car chacun de mes poèmes, écrit-il, est la commémoration d'un événement de ma vie et le plus souvent il s'agit de tristesse [...]» (Lettre d'Apollinaire à André Breton, 14 février 1916).

Apollinaire y convoque le fantôme de la femme aimée, en l'occurrence l'artiste Marie Laurencin. Ils formeraient un couple mythique: le prénom Marie rappellerait non seulement l'image de la mère (la Vierge Marie) mais encore l'anagramme évoquée par Ronsard, du verbe «aimer». Celui d'Apollinaire fait référence au dieu grec Apollon, le dieu de la clarté solaire, de la raison, des arts et plus précisément de la musique et de la poésie.

Trop tard

Signalés par nos abonnés

Marathon de lecture en roumain et en français



Le 15 mars 2018, 18h30-20h30

Marathon de lecture en roumain et en français

Participent: *Magda Carneci, Maria Raluca Hanea, Claudiu Komartin, Jan Mysjkin, Irina Teodorescu, Tatiana Tibuleac, Vitalie Vovc.*

Espace 33, [33 rue Bouret, 75019](#), Métro Bolivar ou Jaurès

Entrée libre. Un événement proposé par **Zoom France Roumanie**

Journée d'études : Le mot et l'image : un dialogue surréaliste

Association de coopération culturelle Serbie-France
Faculté de Philologie de l'Université de Belgrade
Journée d'études

LE MOT ET L'IMAGE : UN DIALOGUE SURRÉALISTE

Faculté de Philologie, Studentski trg 3, Belgrade, le 16 mars 2018

À l'occasion des 120 ans de la naissance du peintre surréaliste belge René Magritte et des 50 ans de la mort de l'écrivain belge francophone Paul Nougé, l'Association de coopération culturelle Serbie-France, en coopération avec la Faculté de Philologie de l'Université de Belgrade, avec le soutien de Wallonie-Bruxelles International (WBI), organisent, dans le cadre du mois de la francophonie, une journée d'études sur le thème: « Le mot et l'image: un dialogue surréaliste », qui aura lieu le 16 mars 2018, à la Faculté de Philologie de l'Université de Belgrade.

Inspiré par l'interrogation de Magritte concernant la correspondance entre l'image et la réalité, entre l'objet représenté sur un tableau et le titre de ce tableau (le célèbre «Ceci n'est pas une pipe », 1928/9), interrogation de nature proprement surréaliste orientée par l'écrivain et théoricien Paul Nougé (« La subversion des images », série de photographies réalisées à la fin des années 1920), cette journée d'étude se propose non seulement de montrer l'importance de Magritte dans le cadre du surréalisme et sa coopération avec certains philosophes, tel que Michel Foucault (*Les Mots et les choses*, 1966 et *Ceci n'est pas une pipe* de Foucault, 1973), mais aussi d'éclairer le rapport entre deux moyens d'expression artistique utilisés par les surréalistes, l'image et le texte, qu'ils mettent souvent en contradiction pour exprimer la mise en question de ce que la raison considère comme réel et une nouvelle vision du monde où toutes les antinomies s'abolissent.

PROGRAMME

9.30 – 12.30 h

Ouverture de la journée d'études

Discours de bienvenue

Jacques Sojcher, Université Libre de Bruxelles, « Magritte et Mallarmé »
 Geneviève Michel, Docteure en Lettres Modernes, « Paul Nougé ou les vertus de l'exemple »
 Jelena Novaković, Université de Belgrade, « Marko Ristić et Max Ernst : un dialogue surréaliste »
 Annie Urbanik-Rizk, Classe préparatoire à l'ENS, Lycée Auguste Blanqui, Saint-Ouen, « L'aube des mots, la convulsion des images dans *L'amour fou* de Breton : fracture ou fusion de la chair et de l'absolu? »

Discussion

14.30-17.00

Nađa Đurić, Université de Belgrade, « Le dialogue du mot et de l'image dans *Nadja* de Breton »
 Bertrand Fonteyn, WBI - Université de Belgrade, « Foucault - Magritte, question de point de vue... »
 Stéphane Carlier, WBI - Eötvös Loránd University, Budapest, « La poétique de Christian Dotremont : de *La Pierre et l'oreiller* aux logogrammes »
 Philippe Bonolas, AEFÉ – Université de Belgrade, « Aux sources du surréalisme portugais: Almada Negreiros, poète et peintre d'avant-garde ».

Discussion

Clôture de la journée d'études

Agenda

Magritte	ATOMIUM Square de l'Atomium, 1020 Bruxelles	21 septembre 2017	10 septembre 2018
Dada Africa	Musée de l'Orangerie 75001 Paris	18 octobre 2017	19 février 2018
COBRA La Couleur spontanée	Musée de Pont-Aven	10 mars 2018	10 juin 2018
La folie en tête, aux racines de l'art brut	Maison Victor Hugo 6 place des vosges 75004 Paris	16 novembre 2017	18 mars 2018
Hommage à Marie-Christine Brière (1941-2017), poète	APRES à La Halle Saint-Pierre Paris	Dimanche 4 mars 2018 (15h – 18h)	4 mars 2018(15h – 18h)
Los Modernos. Dialogue France/Mexique	Musée des Beaux-Arts de Lyon 20 place des Terreaux - 69001 Lyon tél. : +33 (0)4 72 10 17 40 www.mba-lyon.fr	2 décembre 2017	05 mars 2018
Benjamin Péret « Du merveilleux, partout, de tous les temps, de tous les instants »	La Halle Saint-Pierre Paris	8 janvier 2018	28 janvier 2018
Daniel Sibony : l'objet temps et le temps sans fil	APRES à La Halle Saint-Pierre Paris	10 février 2018 de 15h30 à 18h	10 février 2018 de 15h30 à 18h
Journée d'étude sur Endre Rozsda	APRES à La Halle Saint-Pierre Paris	10 mars 2018 de 10h30 à 18h	10 mars 2018 de 10h30 à 18h
Giovanna, poésie, peinture et performances	APRES à La Halle Saint-Pierre Paris	14 avril de 15h30 à 18h	14 avril de 15h30 à 18h
Journée d'étude sur les Langages du surréalisme animée par Henri Béhar et Françoise Py	APRES à La Halle Saint-Pierre Paris	12 mai 2018 de 10h30 à 18h	12 mai 2018 de 10h30 à 18h
Restrospective Alberto Giacometti	Pavillon Pierre Lassonde du MNBAQ Musée National des Beaux-Arts du Québec 179 Grande Allée Ouest Québec (Québec) G1R 2H1 - Canada Téléphone : 418 643-2150 Sans frais : 1 866 220-2150	8 février 2018	13 mai 2018
Monique Sebbag : Quatre femmes de tête : Claude Cahun, Leonor Fini, Meret Oppenheim et Toyen	APRES à La Halle Saint-Pierre Paris	3 juin 2018 de 15h30 à 18h	3 juin 2018 de 15h30 à 18h

Man Ray 14.02. - 24.06.2018	Bank Austria Kunstforum Wien Freyung 8 1010 Vienna Austria T: (+43 1) 537 33 26 F: (+43 1) 537 33 27 E: office@kunstforumwien.at	14.02.2018	24.06.2018
--------------------------------	---	------------	------------

Bonne semaine,
 Henri Béhar : [hbehar \[arobase\] univ-paris3.fr](mailto:hbehar@univ-paris3.fr)
<http://melusine-surrealisme.fr/henribehar/wp/>

Site Mélusine /<http://melusine-surrealisme.fr/wp>

Pour envoyer un message à tous : melusine@listes.univ-paris3.fr

La Liste Mélusine, comme le site Mélusine
[\[http://melusine-surrealisme.fr\]](http://melusine-surrealisme.fr),
 est une production de l'APRES
 (Association pour l'étude du surréalisme
 présidée par Henri Béhar)

Semaine 12



Sommaire

Les activités de l'APRES pour l'année 2018	1
Jacques Roubaud, « au courant du présent qui s'éloigne »	2
« Anthropologie de l'Imagination », workshops le 30 mars, 25 avril et 22 juin, salle de cinéma, musée du quai Branly - Jacques Chirac	4
Rétrospective : Ali Akbar Sadeghi à Téhéran	5
Le musée de Châteaudun présente une 1 ^{ère} exposition sur le surréaliste Roland Sig	8
Exposition « L'UN ET L'AUTRE », LE PASSÉ DÉCOMPOSÉ	14
SURREALISMS: Inaugural Conference of the ISSS	18
Trop tard	18
Agenda	20

Les activités de l'APRES pour l'année 2018

<http://melusine-surrealisme.fr/wp/?p=2396>

(sous réserve de modification)

Samedi 12 mai (10h30 – 18h) : Journée d'étude sur les Langages du surréalisme animée par Henri Béhar et Françoise Py

10h30 – 11h30 : **Pierre Taminiaux** : Paul Nougé ou le langage surréaliste du hasard.

11h30 – 12h30 : **Valeria Chiore** : Gaston Bachelard et le surréalisme : Lautréamont, Albert Flocon, Octavio Paz.

14h – 15h45 : **Le caractère performatif du langage surréaliste roumain** par **Wanda Mihuleac** :

- **François Poyet** (membre du groupe lettriste) performance participative avec le public autour d'un texte inédit d'Isidor Isou.

- Performance par **Ioana Tomsa** avec le texte *Cabaret Dada* de Matei Visniec.

- Projection du film *Go* avec un groupe d'artistes roumains : **Wanda Mihuleac, Iosif Kiraly, Dan Mihaltianu, Theodor Graur et Marilena Preda Sanc.**

- Performance par **Bonnie Tchien Hy** (directrice du « cabaret des performances », Paris), **Guy Chaty & Urmuz.**

16h – 17h30 : **Gellu Naum, poète surréaliste roumain.**

- Table ronde animée par **Michel Carassou** avec **Sébastien Reichmann** (son traducteur en français), **Petre Releanu, Nicolas Trifon** et **Marina Vanci-Perahim.**

- Récital : **Jacques-Marie Legendre** et **Philippe Raynaud.** Verre de l'amitié.

Les trois Journées d'étude sont organisées avec le concours de l'université Paris 8, Laboratoire Arts des Images et Art Contemporain (AIAC), équipe de recherche Esthétique, Pratique et Histoire des Arts (EPHA).

Samedi 2 juin (15h30 – 18h) : Monique Sebbag : Quatre femmes de tête : Claude Cahun, Leonor Fini, Meret Oppenheim et Toyen. Lectures par Charles Gonzales.

Halle Saint-Pierre, auditorium, 2 rue Ronsard, métro Anvers. **Entrée libre.**

Deux événements par Charles Gonzales marquent ce premier trimestre de l'année 2018.

– Charles Gonzales se produit tous les lundis du 8 janvier au 30 avril à 19 h au Théâtre de poche, 75 bd du Montparnasse, dans un spectacle-performance intitulé : *Charles Gonzales devient Camille Claudel* (1 h 10) Charles Gonzales, écrivain, comédien et metteur en scène, auteur d'un très bel essai sur Artaud, *Récit d'une noce obscure* (La Feuille de thé, 2013, pratique un véritable « théâtre de la cruauté ». Dans ce spectacle, où il est à la fois l'unique acteur, l'auteur et le metteur en scène, il incarne Camille Claudel, dans l'esprit d'Artaud et du théâtre nô. C'est une véritable performance scénique sur la folie en proie à l'enfermement et à l'incompréhension. Il s'agit pour le comédien, à travers les lettres de Camille, de « donner voix à l'ombre de cette femme ensevelie dans le silence, faire résonner son corps à l'air libre du théâtre jusqu'au bout de son âme, jusqu'au bout de l'absence ». De ce spectacle qui fut donné au Festival off d'Avignon, Mathilde La Bardonnie a écrit dans *Libération* : « Un solo de théâtre en forme de miracle, un cadeau bouleversant ».

– Charles Gonzales met également en scène « La Voix humaine » de Cocteau, tous les lundis et mardis à 19 h 30, de janvier à mars, au Théâtre de la Contrescarpe, 5 rue Blainville, Paris, 5e. Dans ce spectacle où Yannick Roger joue seule, participent musique, son et vidéo et, à l'image, Monique Dorsel. La pièce de 1930 de Cocteau, dans une mise en scène totalement actuelle, nous paraît vraiment contemporaine. Cocteau notait, à propos de « La Voix humaine » : « Non seulement le téléphone est parfois plus dangereux que le revolver, mais aussi son fil méandreux pompe nos forces et ne nous donne rien en échange. J'ai écrit cet acte comme un solo de voix humaine pour une actrice [ou cantatrice]. »

Vous retrouverez Charles Gonzales à la Halle Saint-Pierre, [presque] chaque deuxième samedi du mois, dans les rencontres en surréalisme animées par Françoise Py où il nous fait l'amitié de dire et d'incarner les textes.

Jacques Roubaud, « au courant du présent qui s'éloigne »

Patrick Kéchichian , le 22/03/2018 à 6h00

<https://www.la-croix.com/Journal/Jacques-Roubaud-courant-present-seloigne-2018-03-22-1100923625>

A son rythme, toujours soutenu malgré l'âge, Jacques Roubaud se souvient, des lieux, des dates, des visages...



Jacques Roubaud. / Manuel Braun

Peut-être ou La Nuit de dimanche (Brouillon de prose) de Jacques Roubaud, Seuil, « La librairie du XXI^e siècle », 192 p., 20 €

Jacques Roubaud a plus d'un tour dans son sac littéraire. Il serait pourtant absurde et condescendant de le présenter d'abord comme un joueur, un manipulateur, étroit héritier de l'Oulipo, épris de formes et de calculs jusqu'au vertige. Chez lui, en prose comme en poésie – séparation consciencieusement analysée –, toute considération sur soi, sur l'histoire ou le monde, toute envolée des sentiments sont soumises aux principes de

l'examen minutieux, de l'autocritique. Avant de livrer vos émotions – ou de vous livrer à elles –, de rapporter vos souvenirs, pensez-les, semble-t-il poser comme préalable à toute littérature. Une ironie plane cependant, sérieuse, argumentée, tragique parfois, et qui, surtout, engage l'ironiste lui-même. Depuis longtemps, donc, sans doute depuis toujours – à l'échelle de sa vie et de son œuvre –, Roubaud, né en 1932, se regarde écrire. Regard analytique qui ne l'enferme pas mais lui donne des ailes.

De là provient un rapport spécifique, « *romanesque* » comme il le définit lui-même, au genre autobiographique. Loin, très loin des modes du jour... Deux directions, deux modèles à éviter, qui n'ont pas (est-il besoin de le souligner ?) le même poids : Monsieur de Chateaubriand et Christine Angot.

Roubaud, « *bien que parlant, comme eux, de moi et encore de moi* », est ailleurs... Nous aussi. Prenons acte. À cela, il faut ajouter une autre considération qui complique l'affaire : « *Écrire et publier son autobiographie n'a guère de sens.* » Et, aussitôt, cette question qui résout l'apparent paradoxe : « *Pourquoi n'y en aurait-il qu'une ?* » Jacques Roubaud n'est donc ni un formaliste sanglé dans ses raisonnements, ni un autobiographe perdu en lui-même. La mathématique, sa matière première, approfondie notamment auprès de Jean Bénabou, reste pour lui une « *science expérimentale* », « *empirique* », mais aussi et surtout, de manière féconde, poétique pour ainsi dire, « *art du langage* ».

Quand Roubaud vacille, il le dit, sans trémolos dans la voix. Et à l'âge qui est le sien (il est né en 1932), avec sa santé fragile, décrite sans complaisance, cela lui arrive souvent. Cependant, le souci des catégories, des mécanismes et des ressorts de la langue lui importe toujours autant que ses sentiments, que ses souvenirs. D'ailleurs, ne se définissait-il pas naguère comme un « *sceptique du souvenir* » ? Dans l'épreuve même, il ne quitte pas ce souci, que l'on peut dès lors estimer bienfaisant, et même vital. Le livre qu'il publie est qualifié, dès le titre, de « *Brouillon* ». À l'image, ou à la suite, de la vaste prose romanesque (et surtout, déjà, autobiographique), « *Projet* » (forcément inachevé) lancé au milieu des années 1980, fort de quelque deux mille pages distribuées en six volumes (1). Rien de définitif, donc, de testamentaire ou de crépusculaire, mais un travail toujours en cours, « *au courant du présent qui s'éloigne* », écrit Roubaud avec cette admirable rectitude qui bride toute complaisance. Distinguer le vrai du faux, repérer ce qu'il peut y avoir de faux dans ce qui est proclamé vrai (et inversement) est une tâche sans fin. « *Ce que j'écris, j'insiste, est un brouillon ; il est donc en perpétuel changement pendant qu'il avance...* » À l'époque des troubadours, souvent invoqué par Roubaud (2), on parlait de « *fatrasie* ».

Ce « *Brouillon de prose* » est une machinerie en apparence complexe, distribuant, d'une manière quasi scientifique, les caractères typographiques, les chapitres, les sujets traités, les époques. Avec, toujours, le présent qu'il est interdit de contourner. Mais écrire reste d'abord, ici, un « *art de la mémoire* », avec ses points de fixation, ses images, ses deuils... Celle du petit frère suicidé en 1961 qui remit Roubaud, dans sa famille, à la place du benjamin. Ou bien Paris, forme et lieu ancien de randonnées, où se mesure, l'âge avançant, la peine à marcher. Ou encore un simple banc non loin des Buttes Chaumont, avenue Jean-Jaurès, une nuit d'août 1952. Les dates se juxtaposent, se croisent : dans une longue vie, il y a de quoi faire. Le fameux « *je me souviens* » est polyphonique, bien que chanté par une même voix. On croise Tristan Tzara, « *le grincheux* », Blaise Cendrars qui « *vaut le détour* », le cinéaste Mathieu Amalric, homme de peu de parole, carrément « *gougnafier* », ou l'éditeur, « *monsieur Olender* »...

(1) Publiés à partir de 1989 dans la collection « *Fiction & Cie* » au Seuil, cet ensemble a été repris en un seul volume, dans la même collection, en 2009, sous le titre *Le Grand Incendie de Londres*.

(2) La Galerie Yvon Lambert publie, à tirage limité, *La Délivrance du roi Richard (Cœur de Lion)*, traduit et adapté d'un récit médiéval par Jacques Roubaud.

« Anthropologie de l'Imagination », workshops le 30 mars, 25 avril et 22 juin, salle de cinéma, musée du quai Branly - Jacques Chirac

ANTHROPOLOGIE DE L'IMAGINATION

2018 Small Workshop Series | musée du quai Branly - Jacques Chirac



Organisateurs

Carlo Severi, Directeur d'études à l'EHESS
Giovanni da Col, Centre for Ethnographic Theory, SOAS

VENDREDI 30 MARS 14H30 – 18H
SALLE DE CINÉMA

**The Utopia of the Other's Material Life:
Imagination and Critique in Papuan
Primitivist Tourism Encounters**
Rupert Stasch (Cambridge)

**Bodies of Lenin:
Biochemistry of Communist Futures**
Alexei Yurchak (UC Berkeley)

MERCREDI 25 AVRIL 14H30 – 18H
SALLE DE CINÉMA

Image, Infrastructure, Imagination
Patricia Spyer (Graduate Institute Geneva)

**The Narrow Road to the Interior:
Contemporary Japanese Artists and
the Emergent Imagination**
Iza Kavedžija (University of Exeter)

VENDREDI 22 JUIN 14H30 – 18H, SALLE DE CINÉMA

Imaginary Reciprocity: Vietnamese Rituals for Displaced Souls
Heonik Kwon (Trinity College, Cambridge)

**Affixing Souls, Fixing the Social:
Ten Years after *Ghosts of War in Vietnam***
Paul Sorrentino (Centre Asie du Sud-Est, EHESS)



★ MUSÉE DU QUAI BRANLY
JACQUES CHIRAC

37 quai Branly, 75007 Paris
Info: giovannidacol@haujournal.org

Rétrospective : Ali Akbar Sadeghi à Téhéran

<https://hyperallergic.com/433730/father-iranian-surrealism-gets-major-retrospective-homeland/>

Anahita Toodehfallah 4 days ago

The Father of Iranian Surrealism Gets a Major Retrospective in His Homeland

In this retrospective of Ali Akbar Sadeghi's work, visitors enter the labyrinthine world of the artist's practice which includes paintings, illustrations, poems, sculptures, stained glass, installations, and animation.

TEHRAN — On January 28 (coincidentally on the same day as the first heavy snow in Tehran in years) Ali Akbar Sadeghi, who is commonly referred to as the father of Iranian Surrealism, attended the opening of the well-deserved retrospective exhibition of his extensive artistic career, granted by the Tehran Museum of Contemporary Art. He had previously participated in over fifty exhibitions nationally and internationally. Visitors are given the opportunity to enter the labyrinthine world of Sadeghi within nine galleries that cover the entire museum space and divide his multi-disciplinary creations thematically. His practice includes paintings, illustrations, poems, sculptures, stained glass, installations, and animation.



Installation view of *Ali Akbar Sadeghi: A Retrospective*

As one would expect from a man whose art phenomenally unifies humor and social commentary with references to Persian epic poetry and illustrious sixteenth-century Iranian Coffeehouse painting, he is delightful, cultivated, witty, and incredibly meticulous. In a January 30 conversation in the museum's auditorium with one of the exhibition advisors, Faryar Javaherian, Sadeghi answered a question regarding the difficulties of thriving as an artist through two wildly different political eras of Iran — referring to pre- and post-Islamic revolution in 1979, by playfully saying “There were no difficulties.” He further explains, that though the circumstances change rapidly, all an artist needs is a space and the determination to keep creating. He recalls memories of frequent days at work that extended overnight in projects completed for the Institute for the Intellectual Development of Children and Young Adults (Kanoon). He describes these moments, in the company of fellow celebrated individuals such as his long-lost friend, Abbas Kiarostami, as lively and uplifting. Sadeghi eloquently described the difference between generations of Iranian artists by stating that the artists of his generation were focused on the quality of their production, in comparison to artists currently concerned with fulfilling market demands.



Installation view of *Ali Akbar Sadeghi: A Retrospective*

The curator of the exhibition, Fereshte Moosavi, who is also the art director and curator of the Magic Of Persia Foundation, refers to the creative process of Sadeghi as a survival activity. This phrase, “survival activity” alongside the discovery of the artist’s works, reminds me of Democritus, known as the laughing philosopher. Democritus emphasizes the importance of cheerfulness while having deep knowledge of the agonies the world undergoes. Similarly, using surrealistic methods, Sadeghi encompasses the allegorical stories and cruel realities with stinging satire. “You have to know true suffering to be able to mock it,” he repeats.

Walking through the first gallery, one notices visitors basking in nostalgia as they see the children’s books illustrated by Sadeghi they grew up with. Sadeghi’s collaboration with Institute for the Intellectual Development of Children and Young Adults through the 1970s resulted in the production of various animations and books for which he later won numerous awards: including the grand prize of the Noma Concours for Children’s Picture Book Illustrations, in 1978. The content of these books vary from ancient national history to contemporary tales. Some books have also been translated into other languages.



Installation view of *Ali Akbar Sadeghi*



Installation view of *Ali Akbar Sadeghi: A Retrospective*

Though using symbols and iconography Sadeghi refers directly to Iranian history and mythology, there are aspects that are universally significant. Particularly, the apple has been prominent in world history, art, and literature. This familiar symbol was part of the story of Adam and Eve and the Arabian Nights, as well as the works of Rene Magritte and Paul Cezanne, who intended to “astonish Paris with an apple,” a phrase he often said to many including art critic, Gustave Geoffrey. This simple object is repeated in the *Coalition* series Sadeghi created between 2001 and 2002, shortly after the September 11 incident. In the 5th gallery of the museum, the visitors find the apple within forty paintings that depict how the world came together in order to destroy love and humanity, by illustrating the apples being shot with arrows, or getting crushed. The yellow apple refers to sacredness; red apples refer to love, blue for freedom, and so on.



View of Sadeghi's *Coalition* series

Another remarkable series is the *Lost in Fame* series. In Iran, bentwood chairs are known as Polish chairs due to their introduction to Iran by Polish immigrants in the 1940s. They are seen in restaurants and cafes such as Cafe Naderi, where writers, artists and intellectuals have hung out for nearly a century. Sadeghi uses these chairs to refer to gradual westernization of Iran as well as the country's neutrality in the Second World War. The chairs are either damaged or piled up or stripped of their original function, and are positioned besides direct references to western art history's famous artworks including Edgar Degas's *Ballerina* and Auguste Rodin's *Thinker*. In the painting titled “Degas” (2015), one may notice that the Persian warriors are offering flowers to the ballerina. These warriors are repeated in Sadeghi's paintings as a symbol of humankind, depicting aggression, defense, sympathy, and morality.



Installation view of *Ali Akbar Sadeghi: A Retrospective*

Sadeghi is an iconic figure in Iran's modern art history and a contemporary artist-philosopher, and this exhibition exceeds the expectations of those who, like me, are familiar with his work. His retrospective follows a series of solo shows that have focused on pioneering artists of his generation — including Parviz Tanavoli in 2017 and Farideh Lashai in 2016. The museum, which has been repeatedly recognized for its impressive collection of Western Art, is now putting forward the country's own household names to be discovered, an undoubtedly essential step since there has been a rise of interest in Iranian art over the past decade.

Ali Akbar Sadeghi: A Retrospective continues at the Tehran Museum of Contemporary Art (Kargar Street, Tehran, Iran) through April 14.

Le musée de Châteaudun présente une 1^{ère} exposition sur le surréaliste Roland Sig

Publié le 23/03/2018

https://www.lechorepublicain.fr/chateaudun/loisirs/art-litterature/2018/03/23/le-musee-de-chateaudun-presente-une-premiere-exposition-sur-lartiste-surrealiste-roland-sig_12784362.html



Éric Fayaud, gardien du musée de Châteaudun, a souhaité rendre hommage à Roland Sig. « Je l'ai connu en 1984 lorsqu'il a exposé pour la première fois à Cognac. C'était un humaniste avant tout. »

L'Écho Républicain a visité en avant-première la nouvelle exposition temporaire du musée de Châteaudun dédiée au surréaliste Roland Sig.

C'est une exposition unique qui s'ouvre ce samedi au musée de Châteaudun. L'œuvre de l'artiste et poète surréaliste Roland Sig (1927-1985) n'a été présentée qu'à deux reprises : à Cognac (Charente) en novembre 1984 et dans une galerie parisienne quelques années plus tard.



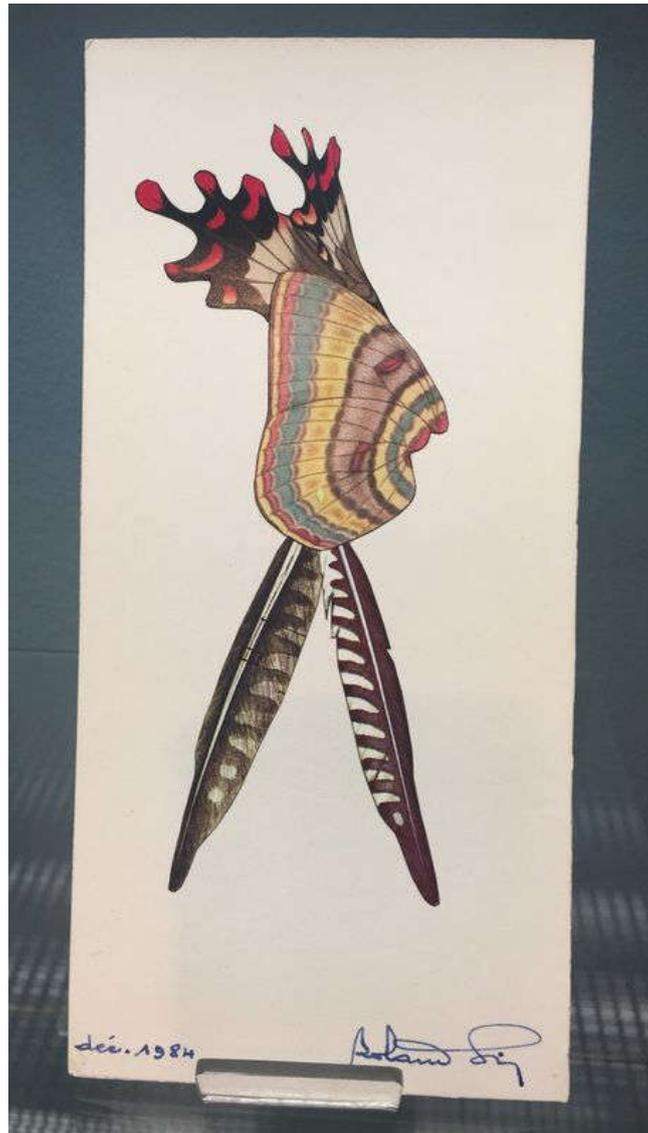
La femme et les animaux sont très présents dans les œuvres de Roland Sig.

« Ses collages étaient son domaine secret. Il ne souhaitait pas vraiment les montrer et encore moins les vendre. Il n'avait pas envie de se balader avec ses œuvres comme un commercial. Ce sont ses amis qui l'ont poussé à exposer », confie Éric Fayaud, gardien du musée de Châteaudun, qui a interviewé Roland Sig pour une radio locale à l'occasion de sa première exposition. « Il était toujours impeccablement mis et avait un côté austère. Mais il était très pudique et avait beaucoup d'humour et une véritable chaleur humaine. »



Roland Sig a imaginé de nouveaux animaux dans son inventaire naturel.

Éric Fayaud souhaitait rendre hommage à Roland Sig « depuis longtemps » : « Je connais bien sa femme et sa muse, "Mado," et sa fille, Maguelone. Je savais qu'elles me donneraient leur accord. » La commémoration de la Première Guerre mondiale lui a permis de concrétiser cette « envie secrète » : Le surréalisme est issu de la guerre de 14-18. Roland Sig était passionné par Max Ernst, dont il a reproduit scrupuleusement certaines œuvres au début de sa carrière, et André Breton était son "ami de toujours". Il a souvent fait appel à lui pour illustrer des revues et des manifestes. »



Roland Sig n'était pas un assidu des apéritifs quotidiens du groupe surréaliste au café de la place Blanche, à Paris. « Il se considérait plus comme un sympathisant que comme un membre à part entière. »



Surréaliste, anarchiste et franc-maçon, Roland Sig était « avant tout un humaniste ». « Il a eu une enfance difficile mais a su gravir tous les échelons de la hiérarchie. Il a terminé directeur commercial d'une grande compagnie d'assurance. » Autodidacte et lecteur boulimique, il a réalisé ses premiers collages vers 1948. « C'était un excellent découpeur et colleur. Il découpait tout ce qui lui plaisait, les mettait de côté et les assemblait parfois plusieurs années après. »



Mireille Bienvenu, la responsable du musée, ne connaissait pas du tout Roland Sig et n'avait encore jamais exposé d'œuvres surréalistes : « Cet artiste est surprenant. Il a développé et cultivé toute sa vie cette passion pour les collages. Il crée pour lui-même et certaines de ses œuvres ne sont d'ailleurs pas signées. Il était minutieux et perfectionniste. Certains de ses collages ne se distinguent pas à l'œil nu. »



La femme et les animaux sont très présents dans les oeuvres de Roland Sig.

Pratique. Exposition "Hommage à Roland Sig" du 24 mars au 27 mai au musée de Châteaudun les lundi, mercredi, jeudi et vendredi, de 9 à 12 heures et de 13 h 30 à 17 heures, et les week-ends et jours fériés, de 14 à 17 heures. Tarifs : 2,60 € et 4,30 €. Gratuit jusqu'à 18 ans inclus.

Exposition «L'UN ET L'AUTRE», LE PASSÉ DÉCOMPOSÉ

http://next.liberation.fr/arts/2018/03/22/l-un-et-l-autre-le-passe-decompose_1638182

Par [Clémentine Mercier](#) — 22 mars 2018 à 18:46

Au Palais de Tokyo, les artistes Kader Attia et Jean-Jacques Lebel présentent une collection d'œuvres et d'objets fétiches, dont les histoires méconnues traduisent cicatrices coloniales et rapports de domination encore à vif.

Une petite statue à deux têtes, probablement africaine, légendée «venue de nulle part». A côté, comme une mise en perspective, une statuette bicéphale en bois de l'île de Pâques. Etrange. Quels secrets véhiculent-elles ? C'est tout le sel de l'exposition «l'Un et l'Autre», au Palais de Tokyo, que de savoir poser ainsi les énigmes. Elles sont formulées par les artistes Kader Attia et Jean-Jacques Lebel, tout à la fois commissaires et invités de l'événement, et s'énoncent sous la forme d'un déballage d'objets fétiches, les leurs mais aussi ceux d'autres artistes, qu'ils ont conviés dans ce qui ressemble bien à un chœur de tragédie grecque. Les deux hommes se sont entendus pour accorder leurs voix inquiètes de coryphées. «L'Un et l'Autre» se présente comme une sorte de laboratoire, un chantier en devenir, croisant des thématiques communes.

Les deux étaient faits pour se rencontrer. Jean-Jacques Lebel, fils de Robert Lebel (premier biographe de Marcel Duchamp), est né en 1936, et a bien connu Duchamp et André Breton. Artiste, écrivain, collectionneur, il est aussi l'auteur du premier happening européen en 1960 à Venise. Il s'est surtout élevé très tôt contre la guerre d'Algérie, en organisant «l'Anti-Procès» en 1960-1961, une manifestation-exposition contre la torture et la guerre de décolonisation. Il pourrait être le père de Kader Attia. Ce dernier, né en France en 1970 de parents d'origine algérienne, a été bercé par les récits familiaux de la guerre d'Algérie. Lauréat du prix Marcel-Duchamp en 2016, passionné d'histoire et formé à la philosophie, Attia travaille sur le choc et le métissage des cultures. Dans des films, à travers des photos ou des collections d'objets, Kader Attia interroge les symboles de l'hégémonie occidentale, met en évidence les inégalités, souligne les cicatrices. De sa double nationalité, de ses allers-retours entre Alger, la France et Berlin, où il vit désormais, Attia fouille la mémoire, pointe les plaies qui suintent et les sutures qui craquent. Il met en évidence les hybridations nécessaires à la réparation... Kader Attia et Jean-Jacques Lebel se sont rencontrés à Metz autour d'une exposition sur la Première Guerre mondiale. Attia avait travaillé sur les gueules cassées de 1914-1918. Lebel avait collectionné les objets fabriqués dans les tranchées par les poilus.



Jean-Jacques Lebel, 81 ans, et Kader Attia, 47 ans. (P. Fouque. ParisMatch. Scoop)

Détournement

Dans une vitrine, la collection de Lebel rassemble des objets bricolés avec des douilles d'obus, des balles de fusil ou des baïonnettes. En pleine boucherie, les poilus transformaient des machines de guerre en objets d'art : les douilles prennent la forme de drôles de chopes de bière à casque à pointe, d'un touchant petit avion-jouet, d'un crucifix, d'une pipe à opium, d'une serpe... *«Nous sommes en 14-18 et, au même moment, le mouvement dada détourne et transforme les objets»*, rappelle Jean-Jacques Lebel, qui possède environ 3 000 pièces. Le ready-made et la pratique du détournement, la réappropriation culturelle, marquent l'histoire de l'art moderne. *«On ne découvre pas un objet, c'est lui qui vient à nous»*, lui a dit un jour André Breton. C'est avec un esprit nomade que les deux complices ont accueilli des objets migrants. Sans papiers, les choses voyagent, se transforment et adoptent de nouveaux usages. Comme ces fusils AK-47 qui deviennent un trône. Venu d'Afrique, ce siège fabriqué par l'artiste Gonçalo Mabunda raconte la guerre d'indépendance du Mozambique. Lors de la démilitarisation, les armes ont été jetées dans la jungle et coupées en deux. Recyclées, elles sont devenues des charrues ou des œuvres d'art...

Pensée d'abord pour la Maison rouge, l'exposition prend la forme d'un village de cases au Palais de Tokyo. On entre dans des sortes de cabanes pour contempler des films, des sculptures, des masques, des objets d'artisanat, des photographies... *«On ne montre pas des choses qui valent cher mais, pour nous, elles ont une énorme valeur artistique»*, confie Lebel. Il y a là une caméra en fil de fer venue du Malawi, une boîte de conserve devenue passoire et des bijoux à foison. *«Une anecdote extrêmement importante m'a amené à ce travail, commente Kader Attia. Ma grand-mère, pendant la guerre d'Algérie, était dans la résistance. Elle collectait les bijoux des vieilles dames. Ces bijoux étaient accumulés dans une grotte près de notre ferme, au*

milieu de nulle part. Au bout de plusieurs mois, des hommes venaient à dos d'âne les chercher et les emmenaient jusqu'à la frontière tunisienne où il y avait le siège du FLN, en passant par les montagnes. Ces colliers étaient désossés et fondus en lingots d'argent. Avec, on achetait des kalachnikovs pour financer la rébellion.» L'artiste marqué par ces récits familiaux a grandi parmi ces objets. Il les explique avec le *Manifeste anthropophage* (1928) de l'écrivain brésilien Oswald de Andrade. «Pourquoi les bijoux incorporent les pièces de monnaie ? Pendant des années, j'ai observé comment les objets berbères incluaient dans leur structure des représentations du pouvoir colonial et de la République. Cette appropriation culturelle lutte en secret contre le pouvoir colonial. Et j'ai compris que ces gestes sont à l'origine des révolutions.» Exemples de «cannibalisme culturel», colliers, boucles d'oreilles, bracelets berbères dévorent la culture dominatrice pour mieux la recracher. Ils font écho au film de Jean Rouch, *les Maîtres fous*, où des possédés en transe au Ghana miment les figures coloniales pour mieux les régurgiter en une bave mousseuse et blanche.



Avion fabriqué avec des balles de fusil par un soldat durant la guerre de 14-18. (Photo DR)

«Un visiteur a vomi»

Au cœur de l'expo, deux terribles installations qui se répondent. Avec *Poison soluble. Scènes de l'occupation américaine (Bagdad, 2013)*, Jean-Jacques Lebel nous plonge dans un labyrinthe aux murs tapissés des photos d'Abou Ghraïb. «Hier, une personne s'est évanouie. A Genève, un visiteur a vomi. Comment la société produit-elle Abou Ghraïb ? C'est cela mon travail, défend-il. Avant, on ne se vantait pas de faire le mal, c'est une situation nouvelle que les tortionnaires se glorifient en donnant la preuve de leur ignominie. Sur les photos, ils sont fiers et n'ont pas honte.» En miroir, *The Culture of Fear : an Invention of Evil (2013)* de Kader Attia répond à celle de Lebel, interdite aux mineurs. Sur des étagères métalliques, journaux du XIX^e et magazines contemporains (*le Petit Journal, le Journal des voyages, Time, Der Spiegel...*) attisent la peur de l'autre, qui mène à Abou Ghraïb. Pour Kader Attia, la figure du Mal a été inventée dans les illustrations orientalistes. «J'adore et je déteste les peintures orientalistes. Ellestravaillent de concert avec le pouvoir pour la gloire de l'expansion coloniale. C'est là que s'invente le démon, cet être dit sans civilisation, incarnant un fantasme. Aujourd'hui, même les terroristes s'emparent de cette esthétique en portant de longues barbes, des turbans en exécutant à l'arme blanche.»

C'est aussi une exposition en forme de cri. Avec toutes les modulations d'un cri de fureur, de douleur, de désespoir, d'appel au secours... On le voit bien à l'entrée : dans la courte vidéo qui nous accueille - un essai pour le film *la Fin du monde* d'Abel Gance -, Antonin Artaud hurle, les yeux hors de lui-même. Il s'égosille car la fin du monde approche. Face à l'apocalypse, ce cri de peur est aussi une sirène d'alarme. Et c'est cette voix stridente, prophétique et sombre que veulent adopter les deux artistes, qui livrent ici, et surtout, une

leçon d'amitié : au fil des pièces, la voix d'Artaud se mue en dialogue entre les deux hommes dans un sympathique face-à-face. De courtes vidéos sur des iPad les mettent en scène assis sur un canapé, en pleine conversation. Parler pour mieux se connaître, comprendre les objets d'arts et débusquer la violence des rapports humains. Parler pour partager des positions esthétiques aussi. Parler pour faire un art engagé ? *«Kader et moi pensons qu'on ne peut pas continuer à faire de l'art comme avant, à s'occuper de notre carrière et de nos petites histoires de cul... J'ai horreur de ce mot "engagé" car cela fait "Parti communiste" et cela veut dire que le parti vous dicte ce qu'il faut peindre, affirme Lebel. Moi, je suis un anarchiste. Avec Kader, nous sommes sur la même longueur d'onde d'une révolte subjective. Nous livrons des pistes de réflexion, de rêve, de pensée critique en anthropologie visuelle.»* Avec une ambition considérable, qui ne va pas sans tentatives un peu brouillonnes. Quand bien même elle se pare d'une certaine modestie : *«Les artistes regardent les objets ni comme des collectionneurs ni comme des scientifiques... Il faut admettre parfois qu'on ne comprend pas.»*



Chaîne utilisée sur des esclaves (Photo DR)

Un peu exorcistes

Dans ce maelström d'images médiatiques qui exsudent la peur, Attia et Lebel choquent volontairement - il y a beaucoup de panneaux d'avertissement dans le parcours. Un peu chamanes, un peu exorcistes. Alarmés par *«Trump, Poutine, et l'esclavage qui refait surface en Afrique»*... *«Je suis de la génération qui a demandé à ses parents : que faisais-tu quand Hitler est arrivé au pouvoir ? se souvient Jean-Jacques Lebel. Ils me répondaient : "On allait à l'opéra, au théâtre, on allait au boulot, on faisait des enfants." Et nous, que fait-on ?»* On va voir cette exposition - les sens en alerte et attentifs au dehors.

L'Un et l'Autre de Kader Attia et Jean-Jacques Lebel Palais de Tokyo, 75016, jusqu'au 13 mai.

Rens. : palaisdetokyo.com/fr

SURREALISMS: Inaugural Conference of the ISSS

<https://buisss18.scholar.bucknell.edu/>

Bucknell University Humanities Center
Lewisburg, PA, USA

1-4 November 2018

As we near the centenary mark of André Breton's landmark manifesto (1924), Surrealism's influence continues to reverberate across contemporary poetry, art, film, philosophy, and popular culture. On 1-4 November 2018, the **Bucknell Humanities Center** will host the inaugural conference of the newly-formed **International Society for the Study of Surrealism** (ISSS). The conference aims to advance new scholarship on global surrealism as well as introduce new ways to approach surrealism's various manifestations in Europe.

The conference will include scholarly presentations, film screenings, poetry readings, an exhibition on surrealism and new media art at the Samek Art Museum, and an exhibition and performance at the Milton Art Bank.

Bucknell University, located in Lewisburg, PA, is a three-hour drive from New York City, Philadelphia, Washington D.C., and Baltimore. To facilitate travel, the conference will organize a shuttle between the campus and the nearest airport (Harrisburg, PA).

For more information, please see the Call for Papers.

Trop tard

Exposition vente le 25 mars 2018 Photographies et livres surréalistes à Bruxelles

PHOTOGRAPHIES & LIVRES SURREALISTES, AFFICHES FOTO'S & SURREALSTISCHE BOEKEN, AFFICHES

Exposition publique / *Tentoonstelling*

Jeudi 22 mars de 11hr à 18hr / *donderdag 22 maart van 11 tot 18 uur*
Vendredi 23 mars de 11hr à 18hr / *vrijdag 23 maart van 11 tot 18 uur*
Samedi 24 mars de 11 hr à 18hr / *zaterdag 24 maart van 11 tot 18 uur*
Dimanche 25 mars de 10hr à 12hr / *zondag 25 maart van 10 tot 12 uur*

Adresse / Adres

Cornette de Saint Cyr : 89, Chaussée de Charleroi, 1060 Bruxelles /
Charleroisesteenweg 89, 1060 Brussel

VENTE / VEILING

Dimanche 25 mars 2018 à 14 hr
Zondag 25 maart 2018 om 14 uur

Vers une géographie littéraire

Directeur : Michel Collot

séminaire 2018

enregistrement des séances précédentes en ligne à l'adresse

<http://geographielitteraire.hypotheses.org/seminaire-2/seminaire-2016-2017>

Littérature, arts et nature

23 mars 2018 - 17 h-19h

Émilie FRÉMOND

(UMR THALIM, Université Sorbonne nouvelle / CNRS)

« Je ne vois pas l'*arme* cachée dans la forêt ».
Les surréalistes et la nature

Cible de toutes les attaques dans les années vingt, la nature constitue paradoxalement un formidable moyen de saper les bases de la culture bourgeoise à laquelle s'attaquent les surréalistes. De la rhétorique éruptive des avant-gardes aux diverses formes de perturbation de la voie publique, jusqu'au renouvellement des techniques artistiques, la nature s'introduit partout. Outil polémique, réservoir d'images révolutionnaire, la nature devient pourtant peu à peu un enjeu à part entière qui intéresse autant les pratiques artistiques que les prises de position politiques.

Émilie FRÉMOND, maître de conférences à la Sorbonne nouvelle, a soutenu en 2012 une thèse consacrée aux rapports du surréalisme à la nature dont le premier tome « Le Surréalisme au grand air. 1 Écrire la nature » a paru fin 2016 aux Classiques Garnier. Elle travaille sur les formes du surréalisme hors les murs : dans la publicité, dans le design et l'architecture ou l'art contemporain — et s'intéresse également, à partir de son travail sur la nature, aux histoires naturelles, ainsi qu'aux relations entre littérature et médecine, en particulier aux modes de représentation de l'intériorité, entre psychologie et physiologie.

la séance aura lieu au Centre Censier Université Paris 3 Sorbonne nouvelle en salle D11 (nouveau bâtiment à gauche en entrant sur le campus) 1er étage 13 rue Santeuil Paris 5^{ème}

Agenda

Magritte	ATOMIUM Square de l'Atomium, 1020 Bruxelles	21 septembre 2017	10 septembre 2018
Dada Africa	Musée de l'Orangerie 75001 Paris	18 octobre 2017	19 février 2018
COBRA La Couleur spontanée	Musée de Pont-Aven	10 mars 2018	10 juin 2018
La folie en tête, aux racines de l'art brut	Maison Victor Hugo 6 place des vosges 75004 Paris	16 novembre 2017	18 mars 2018
Hommage à Marie-Christine Brière (1941-2017), poète	APRES à La Halle Saint-Pierre Paris	Dimanche 4 mars 2018 (15h – 18h)	4 mars 2018(15h – 18h)
Los Modernos. Dialogue France/Mexique	Musée des Beaux-Arts de Lyon 20 place des Terreaux - 69001 Lyon tél. : +33 (0)4 72 10 17 40 www.mba-lyon.fr	2 décembre 2017	05 mars 2018
Benjamin Péret « Du merveilleux, partout, de tous les temps, de tous les instants »	La Halle Saint-Pierre Paris	8 janvier 2018	28 janvier 2018
Daniel Sibony : l'objet temps et le temps sans fil	APRES à La Halle Saint-Pierre Paris	10 février 2018 de 15h30 à 18h	10 février 2018 de 15h30 à 18h
Journée d'étude sur Endre Rozsda	APRES à La Halle Saint-Pierre Paris	10 mars 2018 de 10h30 à 18h	10 mars 2018 de 10h30 à 18h
Giovanna, poésie, peinture et performances	APRES à La Halle Saint-Pierre Paris	14 avril de 15h30 à 18h	14 avril de 15h30 à 18h
Journée d'étude sur les Langages du surréalisme animée par Henri Béhar et Françoise Py	APRES à La Halle Saint-Pierre Paris	12 mai 2018 de 10h30 à 18h	12 mai 2018 de 10h30 à 18h
Restrospective Alberto Giacometti	Pavillon Pierre Lassonde du MNBAQ Musée National des Beaux-Arts du Québec 179 Grande Allée Ouest Québec (Québec) G1R 2H1 - Canada Téléphone : 418 643-2150 Sans frais : 1 866 220-2150	8 février 2018	13 mai 2018
Monique Sebbag : Quatre femmes de tête : Claude Cahun, Leonor Fini, Meret Oppenheim et Toyen	APRES à La Halle Saint-Pierre Paris	3 juin 2018 de 15h30 à 18h	3 juin 2018 de 15h30 à 18h

Man Ray 14.02. - 24.06.2018	Bank Austria Kunstforum Wien Freyung 8 1010 Vienna Austria T: (+43 1) 537 33 26 F: (+43 1) 537 33 27 E: office@kunstforumwien.at	14.02.2018	24.06.2018
--------------------------------	---	------------	------------

Bonne semaine,
 Henri Béhar : [hbehar \[arobase\] univ-paris3.fr](mailto:hbehar@univ-paris3.fr)
<http://melusine-surrealisme.fr/henribehar/wp/>

Site Mélusine /<http://melusine-surrealisme.fr/wp>

Pour envoyer un message à tous : melusine@listes.univ-paris3.fr